



La danse des liens : mouvements et relations au sein de la dyade mère-enfant victime de violence conjugale

Oriane Yvon

► To cite this version:

Oriane Yvon. La danse des liens : mouvements et relations au sein de la dyade mère-enfant victime de violence conjugale. Médecine humaine et pathologie. 2020. dumas-02945557

HAL Id: dumas-02945557

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02945557>

Submitted on 22 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



IFP de la Pitié Salpêtrière
Faculté de Médecine Sorbonne Université
91, Bd de l'Hôpital
75364 Paris Cedex 14



La danse des liens

Mouvements et relations au sein de la dyade mère-enfant victime de
violence conjugale

Mémoire présenté pour le DE de psychomotricien

Session de Juin 2020

Référent de mémoire :
Claire Musitelli

Oriane Yvon

REMERCIEMENTS

À Tiphaine pour avoir été la meilleure des partenaires qu'on puisse espérer. Merci pour ton implication, ton regard, ton énergie, ta folie.

À Dominique et Céline pour leurs éclairages et leur soutien sans faille. Merci à vous et à l'équipe d'avoir cru en notre projet.

À Claire pour nos discussions vivantes et passionnées. Merci pour la bienveillance avec laquelle tu as su me guider.

À Catherine et François pour cette courte mais intense année. Merci pour votre confiance et la structure de vos groupes qui a su faire écho dans mon travail au centre d'hébergement.

À Mélisande Le Corre pour la richesse de vos pistes de réflexion. Merci pour les remises en question nécessaires à notre avancée.

À Mathilde et Clémentine, mes chères amies, pour vos relectures de toutes heures et vos précieux conseils.

À Céline, Clémence, Cloé et Pauline pour votre présence et vos encouragements tout du long de notre année supplémentaire.

À Grégoire pour ton amitié et ta solide écoute.

À mes parents pour leur amour et leur patience ...

SOMMAIRE

- IMMERSION -	3
- INTRODUCTION -	13
I.CONSTRUCTION DES LIENS	16
A.Le lien	16
B.Le lien mère-enfant	17
1.Les premiers liens.....	17
2.L'attachement.....	18
3.Les interactions précoces.....	20
C.Le lien à soi	22
1.La différenciation corporelle.....	22
2.La différenciation identitaire.....	23
3.Le sentiment de soi.....	24
II.DISCORDANCE DES LIENS	25
A.La violence conjugale	25
1.Généralités.....	25
2.Mécanismes.....	26
3.Effraction d'une unité.....	27
4.Présentation famille A, B et C.....	28
B.Un lien mère-enfant désorganisé	30
1.La qualité du lien.....	30
<i>a)Trop fort ?</i>	30
<i>b)Trop lâche ?</i>	32
2.Habiletés parentales.....	33
<i>a)Dévalorisation</i>	34
<i>b)Culpabilité</i>	34
<i>c)Jeu</i>	35
C.Un lien à soi fragile	35
1.État de stress post traumatique.....	36
2.Pour la femme.....	37
<i>a)Dépression</i>	37
<i>b)Anxiété et hypertonie</i>	38
<i>c)Fuite de la réalité</i>	39
3.Pour l'enfant.....	39
<i>a)Recherche de sens et angoisse</i>	40
<i>b)Recherche d'un espace à soi</i>	42
<i>c)Recherche d'identification</i>	43
D.Un lien ébranlé avec l'extérieur	45
1.Isolement et dépendance pour la femme.....	45
2.L'extérieur pour l'enfant.....	45
3.D'une imperméabilité à une porte de sortie.....	46

III. UNE NOUVELLE CELLULE TRANSITOIRE.....	47
A. Contenance et sécurité pour mères et enfants.....	47
1. Leurs besoins immédiats.....	47
2. L'association et le centre.....	48
3. De nouveaux repères, de nouvelles enveloppes.....	49
<i>a) Visite du centre</i>	<i>49</i>
<i>b) Espaces et protagonistes.....</i>	<i>51</i>
4. Premier temps de stage : faire du lien.....	53
<i>a) Se faire connaître de l'équipe.....</i>	<i>53</i>
<i>b) Se faire connaître des femmes et des enfants.....</i>	<i>54</i>
B. Tissage et mouvement du lien à soi.....	55
1. Pour la femme.....	56
<i>a) Un retour à son corps.....</i>	<i>56</i>
<i>b) Et parfois une découverte.....</i>	<i>57</i>
2. Pour l'enfant.....	57
<i>a) Vers une mise en sens.....</i>	<i>58</i>
<i>b) Vers une unité corporelle.....</i>	<i>59</i>
<i>c) Remaniement des identifications.....</i>	<i>61</i>
C. De nouvelles dynamiques pour la relation mère-enfant ?.....	62
1. Harmonisation.....	62
2. Consolidation.....	63
3. Vers une résilience	63
IV. CRÉATION DE NOUVEAUX ESPACES AU SEIN DU CENTRE.....	65
A. Deuxième temps de stage : les ateliers.....	65
B. Un suivi long terme.....	69
1. Une journée d'atelier avec Mme C et Louis.....	69
<i>a) Atelier « enfant ».....</i>	<i>69</i>
<i>b) Atelier « femme ».....</i>	<i>71</i>
<i>c) Atelier « mère-enfant ».....</i>	<i>72</i>
2. Discussion autour des observations.....	74
3. Regard sur notre cadre et évolution.....	75
C. Un suivi court-terme	76
1. Deux matinées avec Mme P, Aimé et Merveille.....	77
<i>a) Premier atelier « enfant » : 28/02/2020.....</i>	<i>77</i>
<i>b) Deuxième atelier « enfant » : 5/03/2020.....</i>	<i>78</i>
2. Discussion autour des observations.....	80
3. Remarques sur ce nouveau cadre.....	82
- CONCLUSION -.....	84
- BIBLIOGRAPHIE -.....	86
ANNEXE 1.....	91
ANNEXE 2.....	92

- IMMERSION -

Je rentre du marché. Aujourd'hui c'est mardi, jour des courses. Il m'a demandé de ramener des crevettes roses pour ce midi, il les adore. Il n'y en avait plus, je me suis contentée de petites grises. Les courses terminées, je me dépêche de rentrer à l'appartement. Plus je m'en rapproche, plus mon cœur s'accélère. Je sais ce qui m'attend. J'aurais pu chercher des poissonneries plus loin mais il est déjà trop tard. Je dois rentrer et j'ai la boule au ventre. Je me rassure en me disant qu'au moins, mon petit garçon sera heureux. Il adore ces crevettes. J'essaye de ne plus penser à rien, ça fait trop mal quand je pense. Je tourne la tête et je vois une vitrine qui me renvoie la silhouette d'une femme que je ne reconnais plus. Si mince, comme désincarnée, presque un fantôme. Comment ai-je pu en arriver là ? Arrivée devant l'immeuble, je réalise à quel point je tremble. Je n'ai pas le choix, je dois monter. Maxime m'attend là-haut. Je m'arrête devant l'immeuble et je prends une grande inspiration. Ça me fait mal aux côtes mais ça me donne du courage. Après tout, c'est mon appartement. Je devrais me sentir chez moi.

Depuis la naissance de notre enfant, il s'y est installé et a envahi de plus en plus l'espace. Et pourtant, que j'aimais sa présence ! À nos débuts, je ne me voyais pas passer une journée sans lui. Il me faisait rire, me faisait sentir belle. Quel bonheur de se sentir enfin aimée ! Je l'ai rencontré pour la première fois dans son restaurant, je venais juste boire un verre. Un regard, un sourire, un petit mot derrière le ticket de caisse, et tout a démarré. On aimait tout faire ensemble, les balades, les sorties au musée, les soirées. J'étais si fière de me promener au bras d'un si bel homme ! Il m'accordait toute son attention et anticipait tous mes besoins. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi présent. Je pouvais enfin me reposer sur lui et recevoir tout l'amour que je méritais. J'existais. Sur mon petit nuage, je n'ai rien vu venir. J'étais tellement heureuse

de m'installer dans son appartement et d'avoir une vraie vie de couple. Au début, quand il se plaignait que je travaillais trop, j'étais émue de penser que ma présence lui était précieuse. Ses mauvaises humeurs, je les mettais sur le compte de ses soucis au travail. À chacun de ses excès et de ses éclats de colère, je culpabilisais et faisais des efforts pour comprendre et réparer l'erreur que j'avais certainement dû commettre. Au final, j'en arrivais presque à penser que c'était pour mon bien. Il m'aimait et je devais apprendre à être parfaite pour le mériter et le garder auprès de moi. Par contre, dès qu'il allait trop loin, vraiment trop loin, je me défendais comme je pouvais. Il s'excusait de suite et me rassurait sur l'amour qu'il me portait. Je reprenais confiance en lui. Notre quotidien se résumait à ces cycles de destruction et de passion. Un jour c'était l'amour fou, torride, et la semaine suivante était remplie de violence. Ces montagnes russes se répétaient en laissant de moins en moins de place pour la phase d'amour et de pardon. À cette époque, j'avais assez d'énergie pour tenir le rythme. J'étais plus solide qu'aujourd'hui, et plus naïve. Et puis, je suis tombée enceinte. Ça faisait deux ans qu'on était ensemble. Je pensais qu'il serait heureux mais il a très mal accepté ma grossesse. Son comportement avec moi a empiré. Je ne l'avais jamais vu comme ça. C'était comme si l'arrivée de cet enfant allait détruire tout son monde. Il me disait qu'on était bien tous les deux, il voulait que j'avorte. Mais j'ai résisté. Je le voulais tellement ce petit. J'avais si peur de perdre mon enfant sous ses coups que je me suis enfuie dans mon appartement qui, par chance, venait de se libérer de ses locataires. Il me harcelait de messages, me jurait qu'il m'aimait et qu'il ne pouvait vivre sans moi. Il s'excusait de son attitude et me promettait de devenir un père parfait pour notre fils. Me sentant très seule pour assumer l'arrivée de cet enfant, j'ai fini par céder. J'avais envie de croire qu'il avait changé. La suite a été tellement rapide. Il s'est installé chez moi cette fois-ci, deux semaines avant la naissance de Maxime. C'était comme avant, à nos débuts. Il a pris en main toute l'organisation de l'appartement pour que tout soit parfait pour l'arrivée de notre bébé. Je

pouvais à nouveau me reposer sur lui. J'étais heureuse et pensais réellement qu'il continuerait à être doux et bienveillant. Il était là pour l'accouchement et m'a beaucoup aidée les premières semaines. Avec le recul, je réalise qu'il ne s'occupait pas vraiment de Maxime mais, au moins, il était là pour moi et me déchargeait des autres tâches. Mais ça n'a hélas pas duré et la tension est montée à nouveau. Il ne m'aidait plus du tout. C'était à moi de faire en sorte qu'il ne soit jamais dérangé. Il ne supportait pas les pleurs de Maxime et c'était à chaque fois de ma faute si je n'arrivais pas à le calmer. Ses hurlements ne faisaient qu'amplifier les pleurs de mon petit garçon. Et c'était encore pire la nuit. Les cernes que j'ai commencé à avoir à partir de ce moment ne se sont jamais vraiment effacées. Je suis si laide. Quelle mauvaise mère je fais ! Quand je pense à ce que vit mon petit cœur ! Ce n'est pas normal. Je ne pense pas que ses copains de classe ont ce genre de père, ni ce genre de mère qui ne peuvent rien pour le protéger. Je l'aime si fort. Je me raccroche à lui, il est ma seule raison de vivre. J'aimerais tellement lui offrir un monde meilleur. Un monde où il arrêterait de voir et subir des atrocités, un monde dans lequel il ne pleurerait que pour des caprices. Son père me dit que c'est de ma faute, que je ne sais pas m'en occuper, que je le rends malheureux. Parfois je me dis qu'il a raison. Ça me fend le cœur quand Maxime pleure à chaque nouvel éclat de son père. Je sais que sur le moment je ne peux pas vraiment le consoler. Je n'y arrive pas. Je suis déjà si bas, si abattue. À vrai dire, c'est souvent Maxime qui, après l'orage, me rassure avec ses câlins et ses « je t'aime ». Il est si fort. Et moi, quelle mauvaise mère je fais ! Je sais que je devrais m'enfuir avec lui. Ça, je l'ai réalisé depuis que Maxime a eu le bras cassé, il y a un mois. Mais comment faire ? Sans compte en banque personnel, sans famille pour m'aider ? Qui me croira ? Qui me comprendra ? Je suis coincée, obligée de subir car je ne peux partir. Je n'ai plus d'armes et de munitions pour m'enfuir. Où sont-elles ? Il a mis en miettes toutes mes envies, toutes mes ambitions et phagocyté toutes mes relations. Il a épuisé et rongé mon énergie, ma vitalité, et même ma dignité. Il a éteint

toute flamme de vie en moi. Je le vois quand je tombe sur de vieilles photos. Comment cette jolie fille pleine de vie a pu devenir ce fantôme aperçu dans la vitrine ?

Encore une grande inspiration et j'ouvre enfin la porte. Josiane, la voisine de palier, est dans le hall d'entrée et m'interpelle avec un grand sourire : « Oh Louise, Bertrand m'a prêté votre aspirateur, le mien est cassé. Je viens de le laisser devant votre porte car ça ne répondait pas. Tu le remercieras bien ! Tu as de la chance de l'avoir cet homme ! » Je réponds en souriant faussement : « Pas de souci, je n'y manquerais pas. » C'est fou comme les gens apprécient Bertrand, il est bien vu de tous. Il gère un restaurant tout près d'ici, et il y organise souvent des événements qui rassemblent tout le voisinage. Tout le monde adore ces soirées dans lesquelles il doit sûrement parader. On me fait souvent des compliments sur lui : il est si serviable, si bienveillant. Et puis, quel bel homme ! Il paraît que j'ai bien de la chance. Quelle ironie ! S'ils savaient...

Allez encore un peu de courage pour arriver au sixième étage. Heureusement que je peux encore faire les courses. C'est un des seuls moments où il me laisse m'évader de cet appartement. Il y a aussi le travail, même si ce n'est plus qu'une demi-journée par semaine. Avant la naissance de Maxime, je travaillais tous les jours. Après mon congé maternité, j'avais voulu reprendre à plein temps mais il m'a forcée à diminuer petit à petit mon temps au salon de coiffure. Il a réussi à expliquer aux gérants du salon, qui sont ses amis proches, qu'il avait trop besoin de moi pour l'aider à la gestion du restaurant et de la maison. Ils ont tout de suite accepté sans poser plus de questions. Ces instants de « liberté » sont bons pour moi, mais ça m'angoisse de laisser Maxime seul avec son père après l'école. Je ne sais jamais ce qui peut se passer. Donc d'une certaine manière, c'est mieux que je ne sorte pas trop. Voilà où j'en suis. Travaillant trop peu pour avoir suffisamment d'argent pour espérer un jour refaire ma vie. Et puis, cet argent est versé sur notre compte commun, auquel je n'ai même pas accès. Bertrand est partout. Même au

salon il est avec moi sans l'être. Je sens sa présence nocive dans les regards et questionnements de mes patrons. Ils me surveillent, c'est sûr. Son emprise s'étend comme une toile d'araignée. Je dois lui appartenir. Aujourd'hui, j'ai conscience qu'il contrôle toute ma vie. Il a même charmé mes meilleurs amis, qui maintenant l'adorent. Ils ont des relations privilégiées entre eux. Ça me rend folle. Progressivement, il a réussi à leur faire croire que je me sentais mal depuis la naissance de Maxime. Du coup, ils ne s'étonnent même plus de ne pas me voir sortir, ni de ma mine défaite et de mon corps affaibli. Bertrand organise un dîner une fois par mois avec eux. Il est malin. Il s'applique à garder une image intacte avec l'extérieur. Ces diners sont une terrible épreuve, même si je suis heureuse de les voir. Ça change un peu mon quotidien, et ça me garantit d'avoir quelques heures d'accalmie. J'aimerais tellement qu'ils réalisent la vraie raison de ma souffrance. Mais je ne peux rien dire, personne ne me croirait. Comment peuvent-ils être aussi aveugles ? J'essaie de paraître présentable et gaie lors de ces rencontres, pour ne pas subir de représailles. Pourtant un regard ne ment pas, ils devraient voir ma détresse. Bon sang. Une dépression post-partum ne dure pas si longtemps, encore moins si « elle est suivie par un super psychologue » comme le répète Bertrand. C'est de pire en pire, et ils ne captent rien. Ou alors ils refusent de s'immiscer dans cette misère, de peur de l'amplifier. C'est pareil dans la rue quand j'affiche une face décomposée. Les gens préfèrent tourner la tête ou alors me rendre un sourire gêné et compatissant.

L'ascenseur arrive au 6ème étage. Ting. Je hais ce bruit. Encore ce long couloir à traverser... J'imagine des supporters m'applaudir de chaque côté « Allez Louise ! Tu y es presque ! Ça va aller ! ». Je suis minable. Dans quel genre de vie je suis tombée. Je l'aimais bien ma vie avant. Même si mon passé est un peu bancal, je m'amusais au moins. J'en ai fait des bêtises avec mon meilleur ami, dans ce même appartement. À l'époque, il appartenait à mes grands-parents mais ils n'étaient jamais là. Qu'est-ce qu'on a pu rire, se défoncer, oublier le

temps ensemble ! Une vie sans contrainte, hormis les galères d'argent ; une vie sans comptes à rendre, sans attache avec un homme toxique, emprisonnant. La drogue, c'était différent. J'oubliais le temps et le vide en moi. Ce n'était pas une période glorieuse, mais elle m'a laissée de beaux souvenirs d'amitié et de rires malgré tout. Maintenant je ne peux plus rire dans cet appartement. Il me fait peur. Et cette porte au fond du couloir me paralyse. C'est l'entrée dans un monde de douleur, de cris, de pleurs. Un monde où la loi est régie par la domination et l'humiliation constantes. Si j'y trouve parfois de l'amour, celui-ci ne sert qu'à contenir les gouttes d'eau dans le vase, pour éviter l'explosion fatale. L'amour est aussi prétexte à justifier certains actes. On peut faire n'importe quoi par amour. Pour Bertrand, l'amour signifie être pleinement avec la personne. Du coup, il est tout le temps là. Sa présence est vicieuse et inquisitrice. C'est comme si pour se sentir bien, il devait me posséder entièrement. Il contrôle mes actes, arrive à dominer ma pensée, s'amuse avec mon corps. Devenue sa chose, je suis dépossédée de moi-même. Consciente mais impuissante. Derrière cette porte, se trouve un monde où certaines couleurs ne devraient pas exister : le bleu et le violet qui parfois tournent au vert, couleurs des ecchymoses ; le rouge, couleur du sang et de la chair meurtrie ; le beige des fonds de teint et des pansements ; le noir des nuits sombres, lourdes d'appréhension ; le brun du bois écorché des jouets de Maxime, brisés en morceaux par son père. Dans cet appartement, je n'arrive presque plus à penser, je ne fais que ressentir et souffrir.

Mes deux pieds sur le paillason, je récupère l'aspirateur. J'y suis. Retour à la réalité des crevettes. Que vais-je pouvoir dire pour limiter la casse ? « Je suis désolée, il n'y avait plus de crevettes roses, je suis arrivée trop tard. » Non pas ça, il me dira que j'aurai dû partir plus tôt. « Je suis tellement désolée, il n'y avait plus de crevettes roses, mais j'en ai pris des petites grises... » Ça ira. De toute façon, je ne peux deviner sa réaction à l'avance. L'aspirateur en main, je m'apprête à toquer à la porte, quand j'entends le bruit de la clef dans la serrure. Il savait que

j'arrivais. Est-ce qu'il me guettait ? Peut-être même a-t-il observé mon avancée héroïque dans ce couloir, à travers le judas. Il m'ouvre la porte et me fait un sourire dévoilant toutes ses dents bien blanches, et dit : « Oh ma chérie, je commençais à m'inquiéter, tout va bien ? » Je lui réponds : « oui, je suis désolée mais j'ai été prise par la voisine qui d'ailleurs te remercie pour l'aspirateur. » Il m'aide à porter le sac de course d'une main. Son autre main me caressant le creux du dos me fait frissonner de dégoût. C'est tout mon corps qui se crispe, qui reçoit un courant froid de terreur. Tout contact et proximité avec Bertrand gèle mon corps, mes organes, mes cellules. Dormir dans son lit est devenu un supplice. Je me force à rendre son sourire et à paraître normale. Au fur et à mesure qu'il vide le sac de courses, mon cœur bat de plus en plus fort. Je sais que c'est le moment de lui dire. J'entends Maxime jouer à Spider Man dans sa chambre. C'est le moment. Je me lance d'un seul souffle : « Je suis tellement désolée, il n'y avait plus de crevettes roses, mais j'en ai pris des petites grises ! » Il me regarde de ses grands yeux bruns en laissant un silence qui me paraît une éternité. Esquissant un sourire, il me dit : « Oh, c'est dommage... Ce n'est pas grave, elles feront l'affaire. » Ouf ! Un court instant de répit. Je sens mes épaules tomber, ma respiration ralentir subtilement comme les battements de mon cœur, mais la tension est toujours présente. Je ne suis à l'abri d'aucun revirement de situation. D'une manière ou d'une autre, je payerai ce manquement. D'un ton innocent, Bertrand dit : « Ce serait bien qu'on soit à table d'ici 20 min. » J'acquiesce et me mets à cuisiner. Maxime arrive en criant « Maman ! » pour me faire un câlin. Je vais vers lui mais son père l'arrête de suite. Il lui interdit de me déranger s'il veut manger bientôt. J'aurais tant aimé le serrer dans mes bras, me rassurer auprès de lui, et vérifier qu'il va bien.

« Ça pue ! Louise la hotte merde ! Ça va sentir toute la journée maintenant, franchement merci pour ce coup là ! » hurle soudain Bertrand en me foudroyant du regard. Il est assis dans le salon, lit son journal d'un œil, et me surveille de l'autre. Il doit être très satisfait de cette

nouvelle cuisine. Maintenant, avec ce bar à l'américaine il peut voir tout ce que j'y fais. Il est toujours là, encore et encore. Je n'ai plus un seul endroit pour me réfugier dans cet appartement. Il a même enlevé tous les verrous présents dans les pièces comme les toilettes et la salle de bain. Ça doit le rassurer de garder le contrôle dans tous les espaces. Je mets la table, toujours sous son regard puis je retourne surveiller la cuisson. Il se lève pour corriger la position des couverts, en faisant le bruit nécessaire pour que je le remarque et que je croise son regard méprisant qui me dit « t'es vraiment négligente ». C'est une de ses techniques pour me rabaisser un peu plus. Satisfait, il retourne s'asseoir et fredonne une mélodie qui lui donne un air suffisant. Je le hais, lui et cette musique qui me répète « n'oublie jamais que je tiens le pouvoir ma chérie, redoute-moi, redoute-moi plus que tout... ». Et cette réalité me donne envie de vomir.

Nous sommes maintenant tous les trois à table. Maxime s'agite, il essaye de me faire rire en me racontant des blagues. Il est mignon mais il faut qu'il arrête, ça me stresse encore plus. Il ne devrait pas se faire remarquer. Ça ne manque pas. En tapant du poing sur la table, Bertrand vocifère : « oh, tu te calmes ! On se tient correctement à table ! On n'est pas chez les singes ! Louise, t'es fière de lui ? C'est quoi ça ? Vous me faites honte. » Je baisse la tête. J'ai le temps de voir Maxime détourner le regard vers la fenêtre pour observer ce qui se passe dehors. Le reste du repas se fait dans le silence, jusqu'au dessert. Bertrand me demande son liégeois au chocolat. Je réalise avec effroi que j'ai oublié d'en racheter ce matin, obnubilée par les crevettes. Je le regarde sans rien dire, les yeux perdus sachant qu'aucune excuse ne me préservera. Je suis mutique, il ne se passe plus rien dans ma tête. J'attends que ce long silence passe avant l'arrivée de l'orage. Je n'entends alors qu'un « tu n'es donc capable de rien ? » qui ouvre la voie à des cris, qui durent, qui durent. Mon inertie le fait davantage partir en vrille. Je vois la nappe qui vole, les couverts aussi. Je reçois une assiette dans le ventre. Je tombe à genoux, la respiration coupée. Vite, me protéger la tête. Je n'ai plus la force de me défendre, j'ai cessé de me battre

depuis longtemps. Bras croisés devant le visage, dos recourbé, je prends cette position que je connais bien trop. Et puis là, je ne sais plus. Les sensations se bousculent sur ma peau, mes muscles, mes os. Je ne distingue même plus où j'ai mal. Depuis combien de temps me balade-t-il et me jette-t-il comme ça dans l'appartement ? J'ai perdu la notion du temps. Les pleurs de Maxime me font reprendre mes esprits. J'imagine ses grosses larmes couler le long de ses joues. Son père doit aussi lui hurler dessus. Il est seul et je ne peux le consoler. Il ne doit pas comprendre grand chose mon pauvre petit. Cette scène, il la voit trop souvent et je ne peux l'aider à y mettre du sens. Comment lui expliquer que son père si gentil à l'extérieur, soit si violent à la maison ? La faute à qui ? Avec mes dernières forces et la gorge nouée, je dis : « Maxime, mon chéri, va dans ta chambre, j'arrive ». Il pleure de plus en plus fort, et hurle « Maman ! ». Bertrand devient encore plus fou. Il me lâche et se jette sur notre fils. Il le frappe si fort au niveau du visage, que mon petit vole et retombe deux mètres plus loin. Il ne bouge plus. Je hurle de toutes mes tripes. Pourquoi ? Bertrand part de l'appartement, nous laissant Maxime et moi, au sol et anéantis. Je me traîne jusqu'à Maxime, le prends dans mes bras. Il n'avait jamais été frappé aussi fort. Il reprend connaissance et me regarde avec des yeux déchirants. Nous tremblons ensemble. Je suis si désolée. Mon chéri, mon pauvre chéri, ce n'est plus possible. Je vais faire quelque chose. Tu ne souffriras plus. Je lui caresse les cheveux avec maladresse, la main fragile, puis je me lève doucement le tenant dans mes bras. Je l'emmène avec difficulté mais précaution dans son lit et je lui mets un dessin animé. En attendant, je vais me doucher et me panser, rituel que je fais depuis quatre ans maintenant. C'est si douloureux. Mon corps se réveille petit à petit et la douleur me lance de façon intense. Depuis un mois, j'ai pu faire quelques recherches concernant les aides que je pourrais demander. Au cas où. C'est le moment, tout doit cesser. Je regarde les notes dans mon portable. Je retrouve deux numéros qui pourraient

peut-être m'aider : 39 19 et 01 47 91 48 44. Je suis prête à tout quitter pour éviter la mort de Maxime. Je ne veux plus revivre cette scène. C'est fini. J'appelle sans me poser de questions.

10 minutes plus tard, je suis dans la rue avec Maxime dans les bras, et un sac sur le dos. Dedans, il n'y a que le nécessaire. J'ai pris mon téléphone, mon chargeur, son doudou et des habits en vrac. Je marche vite vers l'arrêt de bus. On m'a proposé une place libre dans un centre d'hébergement d'urgence.

- INTRODUCTION -

Louise, Bertrand et Maxime sont des personnages fictifs que m'ont inspirée des femmes et des enfants que j'ai pu côtoyer lors de mon stage expérimental, dans un centre d'hébergement d'urgence. Ce genre de structure unique est affiliée à une association qui a pour but de protéger, accueillir, écouter et héberger les femmes et enfants victimes de violence conjugale. L'association propose un accompagnement social, psychologique, éducatif et offre plusieurs types d'hébergement selon la gravité de la situation.

Ce projet de stage a grandi lors de mon année d'échange à Montréal. J'ai eu la chance d'aborder des questions sociétales à travers différentes classes de sociologie, victimologie et anthropologie. L'envie de poursuivre la question du soin dans un contexte davantage social s'est partagée avec ma camarade Tiphaine, elle aussi animée par le sujet. Nous avons fait les démarches nécessaires en juin et, de fil en aiguille, nous nous retrouvons un midi de septembre à partager un repas avec l'équipe dans le jardin du centre.

Notre stage s'est alors déroulé en deux phases : la première consacrée à l'observation, la deuxième à nos ateliers enfants, femmes, et mère-enfant. Ce temps de mise en place fut nécessaire pour être au plus juste dans ce que nous proposons. Grâce aux échanges et moments partagés avec les enfants et les femmes, nous avons pu appréhender ce que représente la violence conjugale et les marques qu'elle laisse. Elle se joue au sein d'une relation sentimentale lorsque l'un des deux protagonistes prend le dessus sur l'autre, homme ou femme. Il le contraint, le réduit humainement par des violences soit psychologiques, verbales, physiques, sexuelles ou économiques.

Cette relation peut donner naissance à des enfants qui seront également des victimes. Nous avons réalisé à quel point ces derniers sont les oubliés de cette affaire sociétale. Il existe peu d'articles ou de recherches concernant le vécu des enfants, les conséquences directes et indirectes sur leur développement et sur la relation avec leur parent. Il y a pourtant beaucoup à questionner sur le lien mère-enfant et le lien père-enfant dans un contexte de violence conjugale. Je pense en particulier aux différentes qualités d'interactions, aux capacités de sécurité et d'étayage les uns envers les autres, aux différentes représentations engendrées.

Ainsi, mon sujet s'intéresse aux femmes et aux enfants rencontrés dans un centre d'hébergement d'urgence. J'ai pu relever divers éléments cliniques en regardant jouer et en jouant avec ces enfants, en étudiant leurs comportements, leur imaginaire, leurs vécus corporel et relationnel. J'ai pu constater l'état des femmes, prises au milieu des procédures administratives et judiciaires, et en apprendre davantage sur leur vécu de la violence et de la parentalité. J'ai également pu apprécier la qualité de la relation mère-enfant, à des âges différents, et en déceler quelques dynamiques changeantes en fonction des semaines qui passaient. Plus le stage avançait, plus mon intérêt se concentrait sur cette relation mère-enfant en mouvement dans le centre.

En voyant évoluer ces femmes et ces enfants sur quelques semaines et parfois sur plusieurs mois, de nombreux questionnements ont émergé. Je me suis alors demandée si, en misant sur ce lien, en le sécurisant et le nourrissant, la dyade pourrait mieux rebondir suite à ce traumatisme. En d'autres termes : comment l'étayage du lien mère-enfant pourrait devenir facteur de résilience dans un contexte de violence conjugale ? Tout au long de ce mémoire, nous constaterons l'état des liens en présence, que ce soit en relation à soi-même ou avec un objet externe, une personne, un milieu. Je fais l'hypothèse que l'hébergement dans un tel centre influe sur la dyade mère-

enfant et puis plus tard, que la contenance créée par nos ateliers de psychomotricité permettra plusieurs mouvements du lien.

Dans une première partie, nous verrons comment se construisent normalement les liens afin de regrouper le bagage théorique suffisant pour pouvoir éclairer dans une seconde partie, les conséquences de la violence conjugale dans ces tissages à travers le vécu de trois familles. Nous étudierons la place que représente le centre d'hébergement d'urgence pour ces derniers en recherchant les possibles remaniements du lien à soi et aux autres. Enfin, nous nous focaliserons sur les nouveaux mouvements créés par nos ateliers de psychomotricité en analysant deux cas mère-enfants. Nous amènerons ainsi d'autres éléments de réponse pour répondre à la question posée.

I. CONSTRUCTION DES LIENS

A. Le lien

Qu'est-ce que le lien ? Sa première définition est celle d'un objet rattachant des parties entres elles¹. Ses synonymes sont alors des mots tels que bride, ficelle, corde, etc. Il agit ici de façon visible. Que ce soient les chaînes de l'esclave ou les alliances de deux époux, ces liens palpables sont un symbole de la relation entre ces personnes. Au sens figuré, le lien est alors support de relation. Plus précisément, le lien « rattache deux ou plusieurs choses entre elles, assure leur relation, les met en rapport; le rapport lui-même tel qu'il est perçu par l'esprit²». Cette nouvelle définition introduit l'idée que le lien se tisse dans notre psyché comme un sentiment d'attache à un objet ou une personne. Autour de ce sujet, Dupré La Tour a regroupé les théories de différents psychanalystes et chercheurs (2002).

Parmi eux, Kaës différencie l'« état de lien » et la « structure de lien ». L'état est constant, immuable, tandis que la structure est discontinue et mobile. Cet état de lien s'initie grâce à la présence de l'autre, par l'effet psychique de la présence. Il vient donc unir des entités dans le temps et l'espace. En reliant les instants, il permet la constitution d'un ensemble et d'une continuité. Le lien soutient le flux, le mouvement, la vie.

La création d'un lien entraîne simultanément une différenciation et un espace partageable (Puget, 1998). Nous pouvons avancer que si deux objets sont liés de façon harmonieuse, alors ils ne sont pas collés. Cet espace est essentiel pour la création, le déploiement psychique (Lefèvre, 2011). Le lien doit alors assurer une continuité, une présence, mais aussi une liberté individuelle. Pour la

¹ Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

² Ibid.

structure du lien, tout est histoire de qualité. « Un lien a un caractère fondamental de souplesse et il doit se faire et se défaire sans que sa nature en soit altérée » (Athanassiou, 1998, p. 65).

Puget distingue différents espaces psychiques où le lien s'inscrit : l'intrapsychique, l'intersubjectif et le groupal ou le social. Pour cette auteure, tous ces liens agissent les uns sur les autres, qu'ils soient moral, familial, social ou thérapeutique (Berenstein & Puget, 2008).

J'aime imaginer le lien comme un grand ruban, invisible et vivant, qui vient faire des nœuds plus ou moins lâches, en créant une distance plus ou moins courte entre les personnes. Il serait doté d'une énergie et d'une mémoire propre à chaque nouvelle connexion.

B. Le lien mère-enfant

La qualité du lien entre deux individus s'établit au fil des expériences relationnelles. Nous nous ajustons en fonction de chaque rencontre, chaque situation. Cette capacité à nous attacher puis nous ajuster est issue de notre propre répertoire d'expériences, que nous avons pu assimiler durant nos premières années.

1. Les premiers liens

Psychanalyste britannique réputé, Bion a pu faire des propositions autour de la croissance et des liens psychiques à partir de l'observation de groupes en 1940. Il a également modélisé le rapport contenant/ contenu. Dans ses propositions, il accorde de l'importance à la sensorialité précoce avec la figure maternante. L'être humain doit établir des liens psychiques avec des objets concrets, des autres personnalités, ou avec elle-même. Nous pouvons alors être attachés par un lien d'amour, un lien de haine ou un lien de connaissance qui regroupe haine et amour. Le lien de

connaissance implique une activité et un « appareil à penser » capable d'intégrer et d'élaborer des données de différentes expériences de haine et d'amour. Il élabore le concept de « fonction Alpha » qui transforme les éléments issus de la sensorialité brute en élément alpha. Ceux non-transformés sont appelés des éléments bêta. Pour le nourrisson, les éléments alpha sont élaborés grâce à l'appareil à penser de la mère. Continuant son rôle de contenant même après l'accouchement, elle accueille et transforme les éléments bêta et les retourne à l'enfant. Elle construit ainsi l'appareil à penser du bébé.

Ce processus, s'il est engagé de manière bienveillante et « commensale³ », crée alors une contenance, une enveloppe pour l'enfant. L'enveloppe représente donc la fonction de transformation vers une pensée rendant possible les sensations. Bion appelle « capacité de rêverie maternelle » la capacité de transformation, de penser pour l'enfant une situation qu'il projette. Cela demande à la mère une disponibilité suffisante à ses émotions. Dans une telle dynamique, la mère est l'objet de la frustration mais aussi l'objet qui va aller au delà de la frustration. Cette projection de l'enfant vers la mère n'est pas pathologique, elle est nécessaire.

C'est dans ces aller-retours que le lien mère-enfant va se tisser et s'harmoniser tout en offrant une individualité à chacun. Ainsi, la structure du lien est sous-tendue par la différenciation (Kaës, 1984) qui assure alors un écart nécessaire à la transmission. Ce sont ces mouvements réciproques d'affects, d'émotions, qui permettent à l'appareil à penser de fonctionner et d'initier le processus d'attachement.

2. L'attachement

Nous devons la théorie de l'attachement à Bowlby (1978). Cette théorie a pu se développer grâce à des études psychiatrique et éthologique menées entre les années 1950 et 1990. Il se base sur la

³ Dans le sens où Bion le décrit, « commensale » signifie « qui tire profit à chacun ».

prédisposition de l'enfant à agir comme un être social durant sa première année. Lors d'une détresse ou d'une menace, il observe des comportements innés d'attachement de la part du nourrisson. Ceux-ci s'assurent de la présence de la figure dite d'attachement primaire, préférée par l'enfant. Il cherchera en continu des réponses à ses pleurs, ses mimiques, qui, si elles sont suffisamment fiables, maintiendront un sentiment de sécurité interne. Il appelle cela le système d'attachement. Celui-ci inclut les attentes et les anticipations de la personne qui s'occupe de lui donner les soins de manière cohérente, le *caregiver*. Évoluant dans cette continuité, l'enfant développe ce que Bowlby appelle le *modèle interne opérant*. Sécurisé et soutenu, l'enfant active ensuite le système d'exploration qui lui permet de s'ouvrir au monde. Lorsqu'il n'y a pas de réponse, Bowlby observe deux comportements différents. Le premier est le maintien du système d'attachement normalement acquis. Cette préoccupation va entraver le système d'exploration. Le deuxième est le clivage et l'exclusion des émotions, qu'il a appelé « exclusion défensive des affects ». L'enfant perd alors sa vie affective. C'est en étudiant les effets des pertes, des séparations, des deuils de l'enfant, que Bowlby a fait le lien entre troubles psychopathologiques et troubles de l'attachement. « Le maintien d'un lien fait éprouver un ressenti, la rupture fait éprouver un autre ressenti. Les émotions sont habituellement le reflet de l'état des liens affectifs d'une personne, donc la psychologie et la psychopathologie des émotions se trouvent être en grande partie la psychologie et la psychopathologie des liens affectifs ». (Bowlby cité par Pillet, 2007, p. 9)

Les nourrissons semblent développer un lien d'attachement avec les personnes qui s'occupent d'eux, peu importe la qualité des soins. Ils se sentent reconnus dans ce qu'ils vivent, dans leur singularité, dans leur identité (Robert-Ouvray, 2004).

Toutefois, Ainsworth va approfondir l'influence des qualités des soins sur l'attachement. Elle mène ses travaux entre les années 1960 et 1980 en poursuivant les recherches de Bowlby. Elle

distingue plusieurs schèmes d'attachement en fonction de la qualité des soins reçus (Ainsworth, 1983) :

- L'attachement sécure qui crée une relation harmonieuse avec des réponses appropriées ;
- L'attachement évitant qui renvoie à une relation pauvre affectivement ;
- L'attachement ambivalent / résistant qui renvoie à une relation incohérente entre indifférence et grande préoccupation ;
- L'attachement désorganisé qui montre une absence de stratégie d'attachement avec des stéréotypes de réponse chez l'enfant.

3. Les interactions précoces

Ces différentes qualités d'attachement sont influencées par la disponibilité de la mère et sa capacité à réagir de façon adaptée. L'attachement va s'inscrire et se développer dans ce que l'on appelle les interactions précoces. En 1989, à partir des recherches de leurs prédécesseurs, Lebovici, Mazet et Visier vont définir trois niveaux d'interactions précoces : comportementales, affectives et fantasmatiques.

- Au sein des interactions comportementales, trois autres types d'interactions se distinguent : celles corporelles, visuelles et vocales.

Corporelles : On retrouve les apports théoriques de Winnicott. Il introduit les notions de *holding* psychique et physique et de *handling*, qui renforcerait le sentiment de sécurité interne. Le *holding* concerne la manière de tenir, de porter l'enfant, au niveau de ses représentations corporelles mais aussi psychiques. Le *handling* concerne la manière de donner les soins, dans ses différentes qualités. Dans les interactions corporelles, on retrouve également le dialogue tonique théorisé par J. de Ajuriaguerra en 1962. C'est un langage qui passe d'un corps à un autre. Le

peau-à-peau, le portage, les soins quotidiens, le visage et la voix sont empreints de différentes qualités toniques et vibratoires. Ils vont traduire l'état d'une personne à une autre, en cherchant alors un ajustement tonique entre les deux. Celui-ci se fait à travers les façons de porter, palper, parler et penser (Wallon, 1970). Tous ces éléments visent à équilibrer le bébé dans sa tonicité encore en pleine maturation neurologique. De longues attentes, un désinvestissement du parent, ou des violences corporelles mèneront le bébé à un recrutement tonique inadapté. Cela aura des répercussions sur son vécu corporel et psychique, l'enfant n'étant pas reconnu dans ses besoins.

Visuelles : Il s'agit de la communication œil-à-œil. Il existe une fascination naturelle entre parents et bébé. Pour le bébé, le fait d'être regardé renforce le sentiment de soutien. Et inversement, le regard vers la mère va conforter celle-ci dans son rôle de mère. Wallon place le regard comme organisateur de la relation d'objet. C'est par la réciprocité du regard que l'enfant va progressivement intégrer les parties de son corps jusqu'à y voir son unicité (Wallon, 1970). Il appelle cela le « miroir ».

Vocales : Le bébé utilise cet outil de communication pour exprimer ses besoins et émotions par des pleurs, des cris, des rires. Réciproquement, la figure maternelle aura une prosodie spécifique en réponse, appelée « *baby talk* ». Toujours en rapport avec le dialogue tonique, son ajustement concerne ici la façon de parler décrite par Winnicott. La parole de la mère et la motricité de l'enfant semblent parfois synchronisées durant la période néonatale.

- Les interactions affectives concernent le climat émotionnel ou affectif des liens entre enfant et mère. Stern en 1989 introduit la notion d'« accordage affectif », ou « harmonisation affective » entre la mère et l'enfant. L'accordage affectif se définit comme la propriété émotionnelle d'un état affectif partagé. Il est pleinement développé chez le bébé de 9 mois. Par cette sensation réciproque, il pourrait alors incarner dans son corps ou dans son comportement toute une série de conflits intrapsychiques de la mère (Rosenblum, 1998).

- Ce qui nous mène alors aux interactions fantasmatiques : avant et durant la grossesse, la mère a imaginé et fantasmé son enfant. Toutes ses projections sont encore actives l'enfant une fois né, et se confrontent alors à l'enfant réel. L'avancée de la vie psychique de l'enfant et de la mère s'influencent dans leurs aspects imaginaires conscients et fantasmatiques inconscients. En 2004, S. Stoléro et S. Lebovici reprennent l'allégorie de Winnicott : « l'enfant qui regarde sa mère voit d'une part ses prunelles, d'autre part sa mère qui le regarde. C'est-à-dire que sa mère voit son enfant en train de regarder qu'elle le regarde : ainsi s'établit un jeu infini de miroirs, d'ombres, de reflets, en un mot de fantasmes. » Ces interactions fantasmatiques ne sont accessibles que si les protagonistes ont une attitude d'empathie.

Le lien mère-enfant est fondamental car il va prédisposer notre façon d'appréhender le monde et les relations futures. C'est également à travers ce lien que nous allons découvrir et signifier notre identité.

C. Le lien à soi

C'est à travers ces aller-retours entre lui et sa mère que le nourrisson pourra établir des connections entre ses sensations et ses éprouvés. Haag parle de « boucles de retour » (1991). Il intégrera progressivement un corps unifié, un « noyau identitaire » qui lui permettra ensuite de se séparer de sa mère.

1. La différenciation corporelle

La différenciation corporelle est essentielle pour que l'enfant puisse se distinguer de sa mère, corporellement et psychiquement. Elle se fait grâce à la mise en place de limites qui construiront

le sentiment d'unité. Ces limites passent avant tout par le corps et vont pouvoir s'élaborer grâce aux interactions corporelles décrites plus haut. En effet, l'investissement progressif des parties du corps soutenu par les soins maternels dont le peau-à-peau, le portage, le nourrissage, le *holding* et *handling* (Lefèvre, 2011) aideront l'enfant à intégrer sa propre peau et faire la différence entre le dedans et le dehors de son corps. Le sentiment d'unité corporel pourra être expérimenté lors de l'expérience du « miroir » lorsque l'enfant aura entre 6 et 12 mois (Wallon, 1983), alors qu'il ne sera toujours pas capable de l'éprouver neurologiquement. Parallèlement, la conscience de soi se développe grâce aux fonctions du « Moi-peau » qui est défini comme « une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps ». (Anzieu, 1985, p. 39). Par le modèle de contenant / contenu décrit par Bion, le nourrisson pourra former son appareil à penser, assimiler la fonction de contenance psychique de sa peau et élaborer alors son Moi-peau. Son enveloppe représente alors un « sac » qui maintient sa psyché, une protection contre l'extérieur et une zone de communication avec son entourage.

2. La différenciation identitaire

Une autre limite essentielle au développement de l'enfant se construit durant la période dite de l'Œdipe. Cette période nommée par Freud en 1910 est une période d'identification sexuelle basée sur la prohibition de l'inceste (Seulin, 2007). Les identifications sont la différenciation des sexes, la reconnaissance que l'on n'est ni un tout, ni omnipotent. Nous ne sommes pas une entité entière : ce n'est pas parce que nous naissons avec un sexe masculin ou féminin, que nous sommes une femme ou un homme de façon langagière ou théorique. Cela peut être très angoissant. Les enfants vont se faire une théorie sur la sexualité : ce que c'est d'être une fille ou

ce que c'est d'être un garçon. Pour ce faire, ils vont ainsi passer par différentes positions vis-à-vis de leurs parents. Le premier choix d'objet sera plutôt maternel. L'enfant va entrer en conflit pour être identifié au père : à la fois s'identifier à lui et être son rival. La fille va devoir faire le choix de s'en détacher pour faire un autre choix d'objet paternel. Pour le garçon la situation est plus complexe : il doit renoncer dans un premier temps au choix d'objet, renoncer à la mère pour jouer de ces identifications, et y revenir ou non. La liquidation du complexe d'Œdipe c'est surmonter ce passage d'où découlent quelques phobies. Lacan schématise cela de façon logique : le passage du deux au trois, l'acceptation du tiers qui est séparateur pour se faire sa propre personnalité (Lacan, 1981). Cette nouvelle limite le cadre au sein d'une génération, au sein d'une société. Il pourra alors évoluer à sa juste place. Quels éléments pourraient troubler cette construction œdipienne ? Quelles sont les conséquences d'un Œdipe mal établi ?

3. Le sentiment de soi

Le sentiment de soi est étudié par Damasio sur trois niveaux : le *proto-Soi*, le *Soi* (ou conscience noyau), et le *Soi autobiographie* (ou conscience étendue). Il va éclairer l'utilité de ces limites. En accord avec ce que nous venons de voir, le *Soi* apparaît suite à une *continuité de référence*. Dans les premiers temps, nous avons besoin de stabilité, d'invariance pour ensuite pouvoir constituer nos propres limites corporelles. « L'individualité singulière dépend de la limite » (Damasio, 1999, p. 141). À chaque perturbation externe, cette limite nous permet un rééquilibrage. C'est l'homéostasie. Ces régulations des états internes sont essentielles au maintien de la vie, comme a pu l'observer Damasio avec des êtres unicellulaires (1999). Anzieu lui l'a montré au niveau psychique avec la fonction pare-excitatrice du Moi-peau. Quel rééquilibrage possible quand l'individu n'a pas développé une limite suffisamment solide et souple ? La conscience étendue

permet au Soi de développer un point de vue individuel, d'agir sur son environnement grâce à ses expériences enregistrées. C'est cette mémoire autobiographique qui donne identité et personnalité. Qu'en est-il lorsqu'une personne traumatisée utilise le clivage et oublie ? Qu'en est-il de son identité ? Du lien à soi ?

II. DISCORDANCE DES LIENS

A. La violence conjugale

1. Généralités

Les définitions existantes de la violence sont plus ou moins identiques selon les secteurs concernés, le droit, la politique, la psychologie. De manière générale, on peut la définir comme « une force exercée par une personne ou un groupe de personnes pour soumettre, contraindre quelqu'un ou pour obtenir quelque chose⁴ ». La violence serait un fondement de l'Homme, un retour à son animalité et à son instinct de survie. Ces élans sont à la fois contraints et ravivés par la loi, la vie sociale et ses interactions. (Hériter, 2003). Les accès de violence peuvent être assimilés à des revendications. C'est un moyen pour se faire entendre et pour se défendre.

Dans sa *Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes*, rédigée en 1994, l'Assemblée Générale des Nations unies définit cette dernière comme : « Tous actes de violence dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée. ». Cette définition s'applique alors aux violences conjugales.

4 Définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

D'après la première enquête de l'INED concernant les violences envers les femmes en France, une femme sur dix en couple serait victime de violence conjugale (Jaspard, 2001). Et, plus impressionnant encore, trois femmes sur dix l'auraient été et sont maintenant divorcées ou séparées. Actuellement il y aurait environ 220 000 femmes adultes victimes de violence conjugale. Il s'agirait pour les 3/4 de violences répétées. Elles subissent le plus majoritairement des pressions psychologiques, du harcèlement moral. À moindre échelle, ces violences concernent les insultes, les menaces, les chantages, les agressions physiques répétées ou non, les viols et autres pratiques. Les violences conjugales peuvent aboutir à la mort. En 2019, 149 femmes ont été recensées mortes sous les coups de leur mari (Lauwereys, 2020). Il me semble important de préciser que les violences conjugales ne concernent pas seulement l'homme vers la femme, ni seulement les couples hétérosexuels. Dans 1/4 des violences conjugales, la femme est bourreau. Les enfants, quant à eux ne sont pas seulement témoins, ils sont victimes. Les comportements du parent violent, qu'ils soient vus, entendus, relatés, vécus, les atteignent psychologiquement et affectivement. Il s'agit alors de violence familiale, plus que conjugale.

2. Mécanismes

La violence de l'homme suit des mouvements conscients comme inconscients, mais sa finalité reste toujours la domination de l'autre. L'arrivée de la violence dans le couple est insidieuse. Les débuts de la relation sont décrits comme des périodes d'amour fusionnel (Sadler, 2015). L'homme fera en sorte de s'assurer du lien établi avec sa femme. Par la suite, il va progressivement étendre son emprise, en instaurant un climat de peur. D'un couple à un autre, les moyens peuvent varier mais on retrouve toujours l'intimidation qui mène à la soumission et à l'écrasement psychologique de la femme. Dans l'article « De la peur à la soumission », Hirigoyen

explique les mécanismes mis en place et qui enferment la femme. Elle décerne chez la plupart des couples quatre phases qui se répètent sans cesse, de façon de plus en plus vicieuse. Il y a la mise en tension, le coup d'éclat avec agressions, les excuses, et enfin la réconciliation. Ces cycles affaiblissent la femme physiquement et psychologiquement et l'amènent à adopter un comportement de plus en plus tolérant. Les insultes, les menaces de mort ou de suicide, le harcèlement moral, l'intimidation, l'inversion de la culpabilité, la frustration avec le déni de ses besoins, les chantages, l'isolement, toutes ces mini-agressions participent à dévaloriser et à consumer les défenses de la femme. L'homme s'immisce dans sa pensée et la conditionne à cette soumission. C'est pourquoi il peut ensuite se laisser aller à des comportements violents physiquement, sans redouter la fuite de celle-ci.

3. *Effraction d'une unité*

Les conséquences d'une telle emprise fragilisent considérablement la santé mentale et physique des femmes tout en entravant leurs capacités sociales. De nombreux psychologues, sociologues, s'y sont intéressés et ont pu prouver les diverses altérations de leur fonctionnement et la difficulté à se défaire de ce conditionnement. La violence vient attaquer, déséquilibrer et provoquer le chaos au sein d'une unité déjà constituée. Plus largement, la violence dans la cellule familiale vient perturber toutes les relations normalement mises en place. Racicot et ses collègues posent l'hypothèse de la « dysfonction familiale » (2010). Ce nid, sensé être sécurisant et stable, peut devenir un monde de terreur non signifié. La violence vient attaquer alors l'évolution de chacun dans son entité, elle vient déstabiliser les relations entre les différents membres de cette sphère familiale, et vient se heurter aux principes de coparentalité (Sadlier, 2015).

4. Présentation famille A, B et C

Les premiers mois au centre d'hébergement d'urgence m'ont permis de suivre une dizaine d'enfants, mais seulement cinq enfants, dont trois frères et sœurs, de façon assez régulière. Après avoir éclairé leurs histoires de vie, nous verrons comment ces dysfonctions familiales viennent attaquer les différents liens.

Zarah⁵, a 4 ans lorsque nous la rencontrons. Sa mère, Mme A. et elle arrivent au centre d'hébergement d'urgence en juillet. Mme A a préparé son départ depuis quelques mois déjà, aidée et accompagnée par son voisin au courant des sévices qu'elle subissait. Très préoccupée par le bien-être de sa fille, elle ne peut plus rester dans son petit appartement avec un mari violent et une belle famille maltraitante et humiliante. Depuis sept ans, elle s'est isolée avec eux, avec très peu de contact avec sa propre famille. Mme A. devenue méfiante, parle de « schémas sombres construits dans ma pensée ». Monsieur est décrit comme violent verbalement, physiquement, psychologiquement, sexuellement avec elle. La nuit il laisse la télévision allumée pour regarder de la pornographie ou pour jouer aux jeux de guerre.

Zarah qui dort dans la chambre de ses parents, est témoin de ces violences. Elle n'a pas d'espace et peu d'objets pour jouer, seulement son lit. Monsieur ne supporte pas le bruit, Zarah n'a donc pas le droit de pleurer. Madame cherche à protéger sa fille en faisant barrière comme elle peut.

Mme B arrive au centre d'urgence avec ses trois enfants, Amine, Dounia et Samira lorsqu'ils ont respectivement 3 ans, 4 ans et 10 mois.

Les enfants, issus d'un mariage arrangé en Algérie, sont nés et ont grandi en France. Ils ont dû déménager une fois à cause de la réputation de Monsieur, fiché S et accusé d'attouchements

⁵ Tous les noms ont été changés pour préserver l'anonymat des personnes.

sexuels par plusieurs femmes. La violence s'installe progressivement au sein du couple. Elle est décrite comme physique, verbale, psychologique et sexuelle. Isolée et coupée de sa famille, Madame n'a pas le droit de travailler et est enfermée régulièrement dans l'appartement avec les enfants. Il les restreint financièrement en les laissant parfois dans la précarité. Monsieur ne supporte « aucun débordement » : tout désordre ou saleté est prétexte pour violenter Madame. Elle est maltraitée également lors de ses grossesses et les deux grands enfants sont victimes de violence physique dès l'âge de 10 et 13 mois. Il bat les enfants lorsqu'ils ont des « accidents » de propreté et ne supporte pas leurs pleurs. Ils n'ont pas le droit d'aller à l'école tant que les bleus sont encore visibles.

Lors de vacances en Algérie, Madame découvre qu'il s'est marié religieusement avec une autre femme et attend un enfant. Il les abandonne là-bas en leur retirant leurs papiers. Madame réussit cependant à revenir en France avec les enfants. Monsieur les retrouve et les menace de mort.

Mme C un hématome à l'œil, se présente en urgence au centre en début d'année scolaire, avec son fils Louis de bientôt 4 ans.

Les violences sont persistantes depuis le début de leur histoire d'amour, il y a dix ans dans un contexte de toxicomanie et de consommation en couple. Elle dit avoir arrêté toute consommation lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte. Monsieur n'accepte pas la grossesse, la dénigre et veut qu'elle cache son ventre. La naissance est finalement bien acceptée. Il s'installe chez Madame. Elle relate des violences physiques, psychologiques, verbales et sexuelles durant la période qui suit.

Louis est témoin mais également victime. Il dit faire la bagarre avec papa. Que ce soit avec Louis ou juste avec Madame, Monsieur crée souvent des moments de cohésion après un épisode violent. Elle a très peur de lui, elle le décrit comme très manipulateur et oppressant. Après un

coup lui perçant le tympan, elle porte plainte et Monsieur prend cinq mois de prison avec sursis. Ils décident alors de se séparer mais s'arrangent pour la garde de Louis. Ce dernier passe une semaine chez l'un puis chez l'autre. Chaque passation donne lieu à des scènes de dévalorisation pour Madame, et parfois à des violences physiques.

Elle est actuellement sous-curatelle à cause de ses anciennes addictions et est encore en contact avec ses amis.

B. Un lien mère-enfant désorganisé

1. La qualité du lien

Les interactions comportementales, affectives et fantasmatiques qu'ont pu décrire Lebovici et ses collègues sont de bonnes références pour rendre compte des différentes qualités d'attachement entre la mère et l'enfant dans un contexte de violence. Une mère doit être « suffisamment tenante, contenante, maintenant, mais aussi suffisamment non retenante : il faut qu'elle tienne mais pas qu'elle retienne. Et on sait que ça, c'est un exercice naturellement difficile, mais qui le devient particulièrement lorsqu'elle [la mère] est dépressive par exemple, ou lorsque l'environnement immédiat, dont elle est pour l'enfant garante, est violent, instable, imprévisible, etc. » (Guingand, 2006, p. 71). Cette dysfonction des interactions précoces, et plus précisément de l'ajustement des comportements, est illustrée dans le chapitre « Faux pas dans la danse » de Stern (1997).

a) Trop fort ?

En réaction aux violences conjugales, certaines femmes développent un comportement très protecteur envers leur enfant, en puisant sur leurs propres ressources (Racicot & al, 2010). L'enfant est contenu et baigné dans un climat d'amour avec sa mère, ce qui permettra en partie

l'attachement. Mais est-il rassuré et reconnu de façon adaptée ? Pouvons-nous parler de tendresse quand nous savons qu'elle « crée des liens et libère les corps. Elle n'attache pas dans le sens emprisonner mais elle permet le véritable attachement, condition d'autonomie psychique. » (Robert-Ouvray, 2008).

Par le dialogue tonico-émotionnel, le *handling*, le *holding*, la « langue maternelle », la mère communiquera son état psychique et physique et répondra aux besoins fondamentaux de son enfant. Qu'en est-il d'une mère angoissée ou déprimée ? Les soins donnés peuvent être sur-stimulants et non signifiés. L'enfant réagit à cette angoisse par des troubles du sommeil, des troubles de l'alimentation, ainsi qu'une hypertonie (Robert-Ouvray, 2012). Comment la mère rassure son enfant ? Quelle réparation de la douleur (Robert-Ouvray, 2004) est possible ? Dans un des cas étudiés par Massari, la mère berce l'enfant par des secousses pour se rassurer elle-même, et non l'enfant (2009, p. 44). Plus tard, la qualité de la relation mère-enfant peut donner des informations sur la qualité présente pendant les interactions précoces.

Au moment de leur séparation à l'espace enfant, Mme C fait un gros câlin à Louis. Elle semble le serrer de toutes ses forces. Lui, s'agrippe à elle un moment puis veut vite s'échapper. Il lui refuse un bisou et elle lui dit d'une voix tremblante : « Entre nous tu le fais, pourquoi tu ne veux pas ici ? Allez viens ! », ainsi que d'autres reproches. Après le bisou, elle sort d'un pas rapide.⁶

Les interactions fantasmatisques ont une grande influence sur le développement de l'enfant et sur son estime de lui (Cyrulnik, 1989). Ainsi, les mots et les projections de la mère agissent sur les

⁶ Tous les textes en italiques sont issus de mes notes d'observation.

représentations de l'enfant. Dans le cas de violence conjugale, un enfant peut être vu comme un sauveur, un nouvel espoir pour la mère.

Louis est au cœur de tous les sujets abordés par madame, et encore plus depuis ses aveux d'abus sexuel par son père. D'après elle, Louis se montre très fort, pour pas qu'elle ne s'effondre. Ce petit a en effet une carapace ultra-tonique.

b) Trop lâche ?

Il est connu que l'état dépressif de la mère vient troubler les interactions précoces. Les soins et le portage sont empreints d'une sensorialité froide. L'univers affectif se voit appauvri et les représentations qui doivent suivre aussi. Ce climat privé de chaleur maternelle perturbe les processus d'attachement (Cyrulnik, 1989) et bouscule le développement de l'enfant. Certains hommes contribuent à cette distance en limitant les interactions affectives entre la mère et l'enfant (Racicot & al, 2010). En effet, « La mauvaise dépendance repose sur des interactions parents-enfants défectueuses et carencielles, elle entraîne l'enfant dans un piétinement psychocorporel et dans un assèchement de sa vie affective. » (Robert-Ouvray, 2004).

Dans le cas de la famille B, les enfants arrivent comme des boulets de canon à l'espace enfant. La séparation n'est pas un problème. Mme B donne l'impression de vouloir vite s'en débarrasser. Dounia se décolle de sa mère et suit son frère déjà lancé. Samira pleure à son départ, mais se calme vite. Amine semble désintéressé de sa maman. À l'espace enfant il montre peu d'émotion et semble insaisissable. Dounia, quant à elle, cherche le contact avec l'adulte et les autres enfants.

La capacité d'attachement de la mère guide la priorité de ses préoccupations. Lorsque le processus d'attachement échoue, les enfants sont désinvestis et laissés en autonomie, comme

dans l'attachement évitant décrit par Ainsworth. Et, plus l'environnement pose problème, moins les enfants sont mis en priorité.

Amine, Dounia et Samira sont des enfants assez bruyants et agités. Ils semblent épuiser leur maman, qui a totalement abandonné l'autorité. Lors de leur séjour au centre, les deux grands colorient les murs de la chambre, et ont même grimpé dangereusement sur le toit. Ce sont les voisins qui ont remarqué l'incident. Les enfants ont une hygiène corporelle douteuse. Amine a pu me dire que sa mère ne le lavait pas.

Un lien mère-enfant trop peu investi peut être terrifiant pour l'enfant. Un défaut de maintien ne permet pas l'intégration du temps et de l'espace (Lefèvre, 2011). Ce lien ne structure pas. C'est ce que nous retrouverons dans l'appréhension de l'espace de Dounia et Amine observés à l'espace enfant.

2. Habiletés parentales

Comment être une mère suffisamment bonne ? « C'est la mère dévouée qui fait de son mieux, elle est capable d'avoir des défaillances et d'y remédier. » (Lefèvre, 2011, p. 28). Une femme victime de violence est-elle capable d'y remédier réellement ? Elle est également censée simplifier le monde pour l'enfant, mais a-t-elle les ressources suffisantes pour le faire ? Les réponses à ces questions dépendent de chaque contexte familial et de chaque personnalité et potentiel des mères.

a) Dévalorisation

Les femmes victimes de violence sont dévalorisées par l'homme, sur leur capacité à être au monde, et à être mère. Elles expriment cette baisse d'estime de soi à travers leurs mots, leurs attitudes corporelles, et leurs comportements d'évitement. Ce rabaissement s'applique à leurs agissements quotidiens mais aussi à leur façon de s'occuper de leur enfant. Cela peut créer un attachement anxieux avec l'enfant (Racicot & al., 2010).

Au domicile, Mme B est reprise et dévalorisée en permanence sur la propreté. Au centre d'urgence, elle délaisse l'hygiène de ses enfants et de la chambre par manque de temps et d'énergie. De plus, son autorité parentale ne semble pas fonctionner.

b) Culpabilité

Dans le discours des mères, il n'est pas rare d'entendre des excuses, lorsqu'elles ont du retard, lorsqu'elles ne peuvent faire une activité. Plus que de la politesse, ces automatismes semblent issus de leur vécu de maltraitance. Elles ont appris à se sentir honteuses. C'est souvent en sortant de ce cercle vicieux qu'est la violence conjugale, que la culpabilité pour leurs enfants s'accroît (Racicot & al., 2010). Elles se sentent coupables d'avoir infligé cet environnement à leur enfant. Certaines culpabilisent de priver les enfants de leur père (Debats & al., 2009). D'autres encore sont persuadées d'avoir provoqué la violence de l'homme.

Mme C, en sanglot et en colère après une crise entre Louis et Amine, ne cessait de répéter en boucle

« Je suis désolée, tellement désolée mon petit chéri... Pourquoi il doit autant souffrir ? Il n'a rien fait ! Tout est de ma faute ! »

c) *Jeu*

Le jeu est à la base du processus d'exploration et d'individuation. Il va prendre place dans l'espace aménagé par une distance suffisante et sécurisante du lien. Il faut donc que le lien mère-enfant soit adapté pour permettre l'éveil à ce nouvel espace de jeu. Selon Winnicott, c'est dans ce dernier que nous développons notre *capacité à être seul*, essentielle dans le développement de la *relation au moi*. C'est un lieu de remaniement du lien, où enfant comme adultes peuvent jouer de nouveaux rôles en se plongeant dans un monde fantasmatique tout en gardant les objets du réel. Il donne le pouvoir de transformer (Lefèvre, 2011).

Certaines femmes ont pu me dire qu'au domicile, elles ne pouvaient pas jouer avec leurs enfants à cause d'une indisponibilité psychique et physique :

« Il y a trop de choses dans ma tête, même quand je suis avec eux, je ne suis pas là. Je n'ai pas la force pour. »

Elles en ont conscience et se disent qu'elles devraient le faire mais en sont incapables physiquement et psychologiquement. En effet, « Une mère épuisée sur le plan émotif pourrait aussi percevoir l'investissement dans les activités mère-enfant comme une surcharge dépassant ses moyens » (Racicot & al., 2010, p. 332).

Pour jouer, il faut également un espace dans lequel se déployer. Dans le cas de Mme A et Zarah, il n'y avait pas d'espace concret pour jouer, ni d'objets adaptés.

C. Un lien à soi fragile

Dans un traumatisme, « le choc est équivalent à l'anéantissement du sentiment de soi, de la capacité de résister, d'agir et de penser en vue de défendre le Soi propre » (Ferenczi, 1932, p. 139).

1. État de stress post traumatique

31% à 84,4% des femmes victimes de violence présentent la symptomatologie de l'état de stress post-traumatique (Golding, 1999). « Les troubles psychotraumatiques sont des conséquences normales et universelles des violences qui s'expliquent par la mise en place par le cerveau de mécanismes neurobiologiques et psychiques de survie à l'origine d'une mémoire traumatique et d'une dissociation traumatique » (Salmona, 2017, p. 3). Ces années de maltraitance amènent la femme à développer des mécanismes de défense. Puisqu'elle ne peut pas se protéger physiquement, elle le fait psychiquement, pour ne plus ressentir, ne plus penser. Plus les agressions ont été sévères et répétitives, plus l'état de stress post-traumatique est important. Le DSM-5 réfère la reviviscence, les conduites d'évitement, les altérations cognitives persistantes dans les cognitions et l'humeur, et l'hyperréactivité. Chez certaines femmes, nous observons un clivage dit protecteur, issu de la pulsion de survie, permettant d'anesthésier les zones douloureuses de la psyché (Tournebise, 2017). En résulte une sensation de vide qui peut être ensuite compensée par des comportements hyperactifs. Le clivage entraîne donc une grande perte d'énergie.

Les enfants, quant à eux, « peuvent être traumatisés dès leur naissance, voire même en tant que fœtus, dès le troisième trimestre de la grossesse, les violences conjugales démarrant fréquemment lors d'une première grossesse (c'est le cas dans 40% des violences conjugales). De plus, les enfants peuvent être issus de viols conjugaux. » (Salmona, 2017, p. 4) Les résultats d'une telle continuité traumatique donnent lieu à des troubles psycho affectifs et psychomoteurs. Ces derniers peuvent être associés à des troubles anxieux ou dépressifs, des troubles du comportement, du sommeil, de l'alimentation, ainsi que des troubles psychosomatiques. Dans le

cas des enfants rencontrés au centre d'hébergement d'urgence, les troubles psychomoteurs fréquents touchaient principalement la régulation tonico-émotionnelle, l'impulsivité, l'inattention et le rapport à l'espace.

Il s'agit alors de mettre en lien tous les signes cliniques observables potentiellement en rapport avec cet état de stress post-traumatique.

2. Pour la femme

Les femmes victimes de violence montrent des séquelles sur le versant psychologique, affectif, physique, comportemental et relationnel. Les traumatismes que rapportent les femmes rencontrées se traduisent dans leur « langage musculaire » unique, englobant les qualités toniques, les postures, la rythmicité dans le mouvement et le langage.

a) Dépression

La dépression présente une comorbidité majeure avec l'état de stress post-traumatique et est un des troubles psychiatriques principaux chez les victimes de violence (Voyer & al., 2014). L'état dépressif des femmes peut être mis sous le compte des conséquences des violences psychologiques et physiques faites par l'homme. Il y a eu un écrasement de leur vitalité. Cet état se traduit par leurs tonalités vocales, l'attitude de leur corps, ou alors est exprimé verbalement.

Mme A., se présentant en pyjama, nous dit qu'elle est épuisée. Ses gestes sont très lents, sa prosodie aussi. Elle a un visage très lisse, qui montre peu d'expression et un regard vague. Toutefois, une fois accrochée dans la relation elle fait de grands et doux sourires.

Toutes les femmes rencontrées au centre d'urgence présentent des troubles du sommeil. Entre la peur de n'être plus vigilantes, l'évitement des cauchemars et les insomnies des enfants, leurs nuits ne peuvent être réparatrices. Les effets secondaires du début de prise d'antidépresseurs peuvent aussi avoir une influence sur leur état.

b) Anxiété et hypertonie

Dans le cas de certaines femmes, nous observons une hypertonie et une hyperactivité accompagnées d'un flux de paroles abondant. « La tonicité est un baromètre interne » (Scialom & al., 2015, p. 176).

Mme C semble préoccupée, son corps est agité et en hypertonie. Elle montre une grande nervosité avec un débit de parole très rapide, tout comme son rythme de marche.

Une des hypothèses de cette hypertonie serait l'état d'angoisse. L'angoisse est une peur sans objet. Dans le langage courant elle peut se définir comme une « inquiétude intense, liée à une situation d'attente, de doute, de solitude et qui fait pressentir des malheurs ou des souffrances graves devant lesquels on se sent impuissant. » Les femmes rencontrées ont beaucoup d'angoisses face à l'avenir, face à la décision du juge, face aux menaces de l'homme violent.

La pression psychologique de l'homme s'étend alors très loin. Ce dernier point rejoint les conséquences de l'état de stress post-traumatique décrit plus haut. L'hyperréactivité peut s'accompagner d'une hypervigilance permanente accentuant l'état hypertonique.

« Il arrivait toujours à me retrouver peu importe l'endroit où j'allais. Il me surprenait toujours par derrière »

La carapace hypertonique peut également prendre sens quand on aborde le processus de la violence. Cette carapace représente un mécanisme de défense, pour lutter contre les violences qui

atteignent le corps, comme l'esprit. « Nos muscles ont une intelligence appelée l'intelligence musculaire. C'est cette intelligence qui permet à la cuirasse musculaire physique de s'installer, qui réagit à la vie affective et psychique en nous. Nos muscles peuvent conserver pendant des années la mémoire d'expériences auxquelles ils ont été associées. Nos muscles enregistrent dans leurs cellules la vie, la mémoire, les émotions, les images, la représentation entière d'une expérience physique ou psychique, ce que nous appelons le langage musculaire. » (Labonté, 2000, p. 33). Avec le temps, l'enveloppe musculaire peut devenir tolérante, à force de s'être armée et renforcée en contre-réaction. Les traces d'un tel vécu physique et psychique ne s'effacent pas une fois l'évènement fini. Elles s'inscrivent dans le corps.

c) Fuite de la réalité

L'imaginaire peut devenir une échappatoire pour certaines femmes. Rêver, fantasmer, leur permet de mettre la douleur et la reviviscence de côté le temps d'un instant. Voici le retour de Mme A après une séance de relaxation.

« J'étais en haut d'une montagne enneigée, avec une vue panoramique sur le monde. J'adore imaginer, je le faisais souvent avant de dormir pour ne plus rien penser. C'est une des seules techniques qui arrivent à m'apaiser. Je n'aime pas revenir à la réalité, j'aimerais rester toute ma vie dans ces rêves. »

3. Pour l'enfant

Chez la majorité des enfants ayant grandi dans un contexte de violence familiale, nous avons pu remarquer une agitation, que ce soit par le corps, par l'activité imaginaire ou par les préoccupations. Une agitation sous-tendue très souvent par une angoisse non signifiée, une

sensation de vide, un manque de représentations stables. À travers l'observation de leurs jeux et leurs interactions, nous avons pu saisir certains conflits internes, que ce soit par rapport à leurs pulsions, l'espace à soi, la recherche d'identification, de réassurance ou de mise en sens.

a) Recherche de sens et angoisse

Amine fait une crise après ne pas avoir obtenu ce qu'il voulait. Il dérange tout : les gros modules, les puzzles en bois. Il explique : « il y a du bazar dans ma tête » et hoche la tête quand je lui demande si c'est pour ça qu'il met le bazar dehors.

Les enfants victimes de violence conjugale sont soumis à une vision du monde déséquilibrée. L'« appareil à penser » de la mère ne peut pas transformer des informations qu'elle même ne comprend pas ou qui sont trop compromettantes. Kaës nomme « pacte dénégatif, la formation intermédiaire générique qui, dans tout lien – qu'il s'agisse d'un couple, d'un groupe, d'une famille ou d'une institution –, voue au destin du refoulement, du déni ou du désaveu ou encore maintient dans l'irreprésenté et dans l'imperceptible ce qui viendrait mettre en cause la formation et le maintien de ce lien et des investissements dont il est l'objet » (Kaës, cité par Dupré la Tour, 2002, p. 37). Cette non-subjectivation génère une angoisse, « une terreur sans nom » selon Bion. Plus récemment, nous parlons « d'angoisse de différenciation » qui « peuvent prendre la forme d'une hyperactivité désordonnée, d'explosions de violence, de troubles du sommeil, d'un évitement des affects et d'investissements massifs de personnes ou situations dont l'éloignement peut susciter des angoisses qui risquent de se confondre avec des angoisses de séparation. » (Alvarez & Disnan, 2009, p. 34)

Concernant les signes d'angoisse, il est intéressant de noter que les filles, Dounia et Zarah, font souvent des aller-retours aux toilettes et que la plupart des enfants rencontrés au centre d'urgence font des cauchemars. Un jour, Louis me dit :

« Je vois des fantômes la nuit. Ils me font très peur. Je ne veux pas en parler. »

L'angoisse peut être compensée par certains comportements hyperactifs (Savard & Zaouche-Gaudron, 2011). Certains enfants présentent alors une agitation qui s'exprime surtout par une difficulté à se poser, à s'ancrer.

Zarah ne reste pas posée longtemps dans une même activité. Pendant la lecture, elle ne peut s'empêcher de faire des aller-retours en prétextant diverses raisons.

Dans le jardin, Louis s'agite beaucoup et investit l'espace en se propulsant partout. Il fait des roues, des grands sauts, grimpe sur les structures en se prenant pour un super-héros. Personne ne peut l'arrêter. Son énergie semble exploser en continu. Il finit en sueur.

Lors d'une crise de nerfs, Amine se met à avoir des comportements frénétiques de fouille, de dérangement, de violence. Il est très difficile de l'arrêter également.

D'autres comme Amine et Louis manifestent une agitation par des mouvements corporels désorganisés et impulsifs. Ils peuvent mettre en danger les autres et eux-mêmes.

« Regarde comme je suis fort ! ». Louis se met en position de Popeye, les bras pliés vers le haut, montrant ses biceps. Il bombe le torse et arrête de respirer jusqu'à en devenir rouge.

Une hypertonie chronique peut être observée. Celle-ci peut être liée aux angoisses et violences vécues nourrisson (Robert-Ouvray, 2004). Elle agit comme une carapace face à l'adversité et rétablit le sentiment d'existence. Anzieu l'appelle « enveloppe de souffrance » (1985).

Cette hypertonie entrave alors la régulation tonico-émotionnelle. Le passage d'une polarité à une autre reflète également un manque de nuance.

Je parle du lion avec les enfants. D'un coup, Louis nous surprend en faisant l'imitation du lion. Ce cri semble sortir de ses tripes.

b) Recherche d'un espace à soi

La structuration de l'espace peut être difficile à intégrer chez ces enfants. Les espaces personnels sont souvent sources de conflits, entre difficulté à trouver le sien ou lutte pour le faire respecter. « Dans le cas où l'enfant assiste aux violences conjugales plus ou moins directement, le Moi-peau peine à se construire comme à s'effacer. » (Metz & Thévenot, 2015, p. 178).

Dounia arrache les affaires des autres. Avec Amine, ils s'assoient l'un sur l'autre ainsi que sur leur petite sœur Samira. Quand ils veulent nous montrer un objet, ils nous le mettent juste devant notre nez, sans évaluer la distance.

Il s'agirait ici d'une altération de la fonction Moi-peau décrite par Anzieu. Il est intéressant de faire un rapport entre un espace indifférencié soi/non soi dans les activités, et une construction défaillante de l'enveloppe qui différencie le dedans/dehors de notre corps, en rapport au vécu de violence. Comment arriver à élaborer une enveloppe quand un père vient la meurtrir ? En reprenant la période de l'Œdipe, comment concevoir son existence quand un père montre une violence envers sa mère qui ne devrait rester seulement fantasme ? Comment trouver sa place quand la Loi que doit représenter le père est trompeuse ? (Metz & Thévenot, 2015)

Winnicott, lui, avance que l'intégration du temps et de l'espace est étroitement reliée au holding de la mère (Lefèvre, 2011) Il permet de relier et signifier les instants.

Louis ne supporte pas qu'on ne l'écoute pas ou qu'on lui coupe la parole, ça le met très en colère. Il n'aime pas non plus qu'on empiète sur son espace, qu'on lui emprunte les stylos qu'il s'est appropriés. Il est presque impossible de le toucher. Il est très sensible à la saturation auditive et à la présence de plusieurs personnes autour de lui. Il se bouche les oreilles et part vite ailleurs.

D'autres, comme Louis, ont pu acquérir une notion d'espace mais celle-ci est issue d'un besoin de protection et de reconnaissance. Ils deviennent leur propre justicier, que ce soit dans l'espace verbal, corporel, relationnel. Il est intéressant de faire un lien entre sa carapace hypertonique et sa rigidité de partage spatial. En d'autres termes, entre une enveloppe corporelle très ferme, s'apparentant à la peau secondaire dont parlait Bick dans son article « L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces » (Harris & Bick, 2007), et une kinesphère paraissant imperméable et électrique. Louis a pu faire des confidences après un mois au centre d'urgence : son père abusait de lui sexuellement. Cette information amène une nouvelle compréhension du cas de Louis. Faire respecter l'espace dont il a maintenant conscience est une nécessité : l'espace de son corps, le droit de dire « non ».

c) Recherche d'identification

Dounia caresse le dos de sa petite sœur un instant, puis la maltraite juste après. Chevauchant Samira et la tapant, elle ne s'arrête pas malgré les cris de sa sœur et notre intervention verbale. Elle nous fait un sourire étrange et continue son acte de plus en plus en fort.

« La violence agie du couple, vue ou entendue par l'enfant, percute les fantasmes infantiles de meurtre œdipien en transformant en réalité cauchemardesque ce qui ne devait être qu'imaginé »

(Metz & Thévenot, 2015, p. 175). Les représentations sont alors mélangées et les identifications peinent à se développer de manière adaptée. « La violence conjugale représente aussi une forme de corruption puisqu'elle socialise l'enfant à des modèles relationnels qui légitiment les conduites violentes » (Racicot & al., 2010, p. 332). La violence devient un recours normal pour se défendre.

« C'est normal, j'ai le droit de taper »

Durant un temps de jeu libre avec Zarah, Louis donne un coup de poing à la peluche qu'il a appelé « Papa ». Puis finalement il caresse la peluche en disant « ah non il est gentil finalement ! ».

Cette dichotomie du comportement se manifeste souvent chez les enfants victimes de violence conjugale. En s'appuyant sur la théorie de l'étayage de Robert-Ouvray, ces enfants ne semblent pas avoir acquis l'ambivalence qui permet la cohabitation des tensions antagonistes (1997). En effet, ils alternent entre des moments de tendresse, de calme, d'ancrage, et des moments d'agitation, parfois de grande violence.

La relation entre Amine et Louis est d'habitude très conflictuelle. Aujourd'hui ils jouent calmement à la dinette. Quelques minutes plus tard, je les surprends dans la salle de dinette en train de découper, pour de faux, des poupées avec des scies en jouet. C'est très violent et frénétique. Je me fais fermer la porte au nez. Il est difficile de les en faire sortir.

À travers mes observations à l'espace enfant du centre d'urgence, je remarque que les comportements impulsifs et violents sont majorés dans les familles où les enfants subissent directement les violences, comme pour Louis et les enfants de Mme B.

D. Un lien ébranlé avec l'extérieur

1. Isolement et dépendance pour la femme

La plupart des femmes victimes de violence conjugale vivent un véritable isolement. Elles perdent tout contact avec l'extérieur, que ce soient dans leurs interactions familiales, sociales ou professionnelles. Leur agentivité devient passivité. Cette aire intermédiaire, cet espace de jeu dont parlait Winnicott, symbolise l'espace de la culture pour l'adulte (Lefèvre, 2011). Sans possibilité de nouvel espace et de création de liens, elles sont mises en marge de la société. La pauvreté des expériences sociales et humaines ne leur permet pas d'évoluer, de maintenir ce flux de vie. Que devient un individu sans culture ? Un être domestiqué ? Leur seul moyen de communication est le téléphone, quand il n'est pas sous contrôle. Le lien avec l'homme est devenu symboliquement de vraies chaînes. Plus l'isolement a duré longtemps, plus le retour à une vie sociale sera difficile. Mme A a pu nous dire :

« J'ai peur des gens, de me faire de nouvelles relations. Je n'aurai pas confiance en eux. »

2. L'extérieur pour l'enfant

L'enfant est contraint par la notion de secret implicite. Ce secret devient un poids qui prend la place sur d'autres découvertes (Potel, 2015a). Le monde extérieur peut lui devenir un espace de soulagement, de décharge de toutes ces inquiétudes.

Louis a souvent été repris à étrangler ses camarades de la garderie. Comment respecter des règles sociales à l'extérieur qui ne sont pas respectées à l'intérieur de la cellule familiale ? Des comportements violents peuvent se produire hors de la maison, et fragiliser leurs relations sociales (Savard & Zaouche-Gaudron, 2011).

L'école et les activités extra-scolaires représentent également un changement de décor qui peut apporter un soutien, un nouveau cadre pour l'enfant, un nouveau moyen de comprendre la Loi si les identifications y sont stables et sécurisantes.

« Mes copains de classe me manquent » dit souvent Louis.

3. D'une imperméabilité à une porte de sortie

Le départ et la recherche d'aide sont souvent déclenchés par un élément extérieur ou par une prise de conscience : le voisin pour Mme A, une menace bien trop effrayante pour Mme B et un coup de trop pour Mme C. La cellule familiale jusque là imperméable devient poreuse. C'est cette porosité qui provoque l'éclatement, le non-retour.

La sortie du domicile peut se faire de plusieurs façons. Soit elle est préparée et programmée comme dans le cas de Mme A. C'est l'intérêt et la préoccupation de son voisin qui lui a permis de s'exprimer. Il a pu l'aider à trouver une solution et organiser son départ avec sa fille.

Soit elle se fait en réaction à un évènement qui fait déborder le vase. Ces femmes décident de tout quitter et de chercher de l'aide.

Ce premier mouvement de reprise de pouvoir est très important et sera à la base de leur processus de résilience. Pour elles, cela peut représenter un premier pas dans le vide. Un nouveau bond. Nous approfondirons ces mouvements plus loin. Pour l'instant, il s'agit de remettre ces femmes et ces enfants dans leur contexte une fois sortis du domicile. Ils sont dehors, sans aucune protection, peut-être sans moyen financier, sans repères. Ils doivent alors se retrouver et débiter une nouvelle séquence de leur vie. Pour cela, il existe des associations qui leur sont spécialement dédiées.

III. UNE NOUVELLE CELLULE TRANSITOIRE

Pour fuir le domicile et surtout l'homme violent, les femmes accompagnées de leurs enfants peuvent contacter des associations qui leur offriront au mieux un soutien dans plusieurs domaines : matériel, social, psychologique et juridique. Nous allons découvrir les besoins de ces personnes et comment l'association au sein duquel Tiphaine et moi avons évolué, peut y répondre.

A. Contenance et sécurité pour mères et enfants

1. Leurs besoins immédiats

Ces femmes et ces enfants ont des besoins fondamentaux à combler comme tout Homme. Ces besoins sont décrits par la pyramide de Maslow, interprété à partir des travaux de ce dernier (1943). Les voici en ordre de priorité :

- Besoins physiologiques concernant la faim, la soif, le sommeil, la sexualité, l'élimination.
- Besoins de sécurité avec un environnement stable et prévisible.
- Besoins d'appartenance et d'amour.
- Besoins d'estime grâce au respect de soi et à la reconnaissance des autres.
- Besoins d'accomplissement de soi.

Nous remarquons que presque tous ces besoins ne sont pas respectés dans le contexte de violence conjugale. L'hébergement au centre comblera certaines nécessités et amorcera certaines satisfactions.

2. L'association et le centre

L'Association a mis en place un accompagnement de jour pour les femmes victimes de violence. Cet accompagnement leur permet de lancer leur démarche juridique si cela est nécessaire, de faire le point sur leur situation économique, d'évaluer les possibilités futures et de demander des aides pour lesquelles elles seraient éligibles. N'ayant pas forcément connaissance de toutes les possibilités qui s'offrent à elles, les femmes trouvent soutien et réponses à leurs questions. Les rendez-vous ont lieu dans l'établissement central de l'association où plusieurs bureaux sont aménagés, à l'intérieur de la maison et dans une cabane au fond du jardin. Les mères peuvent déposer leurs enfants à l'espace-enfant qui se trouve au sous-sol de la maison.

Des hébergements sont proposés pour les femmes n'ayant pas de domicile à elles. Elles peuvent en profiter gratuitement le temps que leur situation se dénoue un peu. Ces hébergements de moyen ou longue durées sont proposés par trois services différents de l'Association. Pour le court terme, un autre service d'hébergement existe, c'est le service d'Urgence. Dans celui-ci, les femmes et leurs enfants sont logés au sein de l'établissement unique de l'association : c'est le centre d'hébergement d'urgence. Il s'adresse aux femmes les plus en danger. Il permet une sécurité immédiate permettant une mise en place rapide des démarches. Chaque femme est suivie par deux travailleuses sociales tout du long de leur séjour au centre. Dans les cas les plus complexes, l'équipe peut écrire une Information Préoccupante (IP) attestant de la gravité de la situation et donner ainsi plus de crédibilité face aux décisions juridiques. Certains hommes violents usent de stratégies et tentent de contrer les démarches de la femme. En voici un exemple : appeler la protection des mineurs car leur femme « instable » aurait « enlevé » leurs enfants. Ils peuvent également faire appel à témoin qui prouveront leur innocence en décrivant un homme honnête et très attentionné.

Les femmes doivent donc être prises en charge pour que les travailleuses sociales et la psychologue évaluent la réalité de leur situation et agissent en conséquence, en déjouant les probables réactions des hommes concernés. Le service d'Urgence ayant été pensé pour du court terme, il propose un hébergement de seulement deux semaines. Il peut être représenté comme un sas qui leur permet de souffler un temps, d'être soutenues et protégées en continu. Il arrive que certaines femmes et leurs enfants restent bien plus que deux semaines, lorsque les procédures juridiques sont bloquées et ne peuvent promettre une sécurité et une mise à distance de l'homme violent.

3. De nouveaux repères, de nouvelles enveloppes

C'est donc dans ce service d'urgence que Tiphaine et moi avons évolué cette année. Au cours d'une balade au cœur de ce centre, nous allons relever les nouveaux attributs et fonctions que proposent cet espace pour les femmes et leurs enfants pour répondre à la question : en quoi ce centre a-t-il une fonction de contenance ?

a) *Visite du centre*

Les femmes et leurs enfants arrivent donc dans ce centre directement après avoir quitté le domicile ou après avoir été redirigés par un commissariat.

La mission première de ce centre est d'assurer une protection physique. Le centre ressemble à une maison quelconque avec jardin, fondue au milieu d'autres maisons. Par son système de portail discret et sécurisé, cet endroit est protégé de nuit comme de jour.

Pour des rendez-vous ou une première arrivée, l'entrée de la maison se fait à la porte principale. Il faut attendre qu'une personne vienne ouvrir. Une fois hébergées, les femmes ont un code qui leur permet d'entrer directement dans la maison par une petite porte.

Faisons une visite du centre comme si c'était la première fois. Portail puis porte d'entrée franchis, nous sommes dans une entrée chaleureuse au sol carrelé comme dans les anciennes maisons. Ce hall donne à droite sur les bureaux de la directrice et des secrétaires, à gauche sur l'escalier et sur un autre petit couloir menant à la cuisine du personnel, et enfin, au bout de l'entrée, nous avons le grand salon. Nous montons les grands escaliers pour arriver au premier étage. Sur notre gauche, nous avons accès à une grande véranda où sont installés quelques bureaux d'entretien, le bureau de la chef de service et un espace d'attente pour les enfants. Sur le palier nous avons une chambre, des toilettes et une salle d'entretien. En continuant de monter les marches nous arrivons au second étage qui mène à deux autres chambres. Nous redescendons alors jusqu'à l'entrée et empruntons le petit couloir menant à la cuisine. Nous remarquons un autre bureau d'entretien sur la gauche, puis un peu plus loin à droite, une porte. Nous l'ouvrons et découvrons un nouvel escalier qui descend. En bas de celui-ci, une pièce menant à une buanderie, des zones de stockage de nourritures et de vêtements issus de dons, puis à une nouvelle porte droit devant. Cette porte passée, nous nous retrouvons dans un petit salon un peu sombre donnant lui même sur l'espace-enfant. De l'espace-enfant nous avons accès au jardin après avoir monté quelques marches extérieures. Le jardin est aménagé avec une grande zone de jeu au centre, proposant des modules et un toboggan. Il y a des vélos, des trottinettes, des ballons.

Au sein de ces espaces, différents protagonistes vont avoir un rôle à jouer dans l'accueil des femmes et enfants victimes de violence. Nous allons donc les remettre dans leur contexte et dans la réalité de leurs actions.

b) Espaces et protagonistes

Les chambres

Elles possèdent toutes environ cinq lits, une cuisine et une salle d'eau. Ces chambres sont souvent partagées entre les différentes familles, selon le nombre d'enfants. C'est en partie ici qu'ils font les repas et qu'ils passent leur temps libre. C'est un espace assez restreint d'autant plus qu'il est partagé. Ils doivent alors apprendre à vivre ensemble, entre moment de crise et d'amitié. En effet, les cris et agitations des enfants peuvent monter en puissance et générer des tensions entre les femmes. Malgré tout, les différentes familles partagent des moments d'écoute, d'entraide et de jeux. De ce que j'ai pu observé, les femmes tissent de beaux liens entre elle et gardent, pour certaines, le contact après leur départ.

Les bureaux d'entretiens

À leur arrivée et tout du long de leur séjour au centre, les femmes ont des entretiens avec les travailleuses sociales et la psychologue. Ces entretiens permettent un suivi et un soutien individuel et personnalisé de leur situation. Les femmes sont écoutées mais aussi accompagnées dans les procédures administratives, juridiques et économiques. Les deux travailleuses sociales deviennent un de leurs points de repère dans le centre. Elles vont accueillir la détresse de la femme et inconsciemment la transformer en l'aidant à mettre des mots sur leur souffrance, ainsi qu'en les aidant à chercher et mettre en œuvre des solutions. Ce mouvement rappelle étonnamment « l'appareil à penser » dont parlait Bion.

L'espace-enfant

C'est l'endroit dédié aux enfants hébergés ainsi qu'à ceux dont les mères viennent de l'extérieur pour des entretiens. Ce lieu est un peu « la caverne d'Ali Baba », rempli de jeux et de livres. C'est un espace suffisamment grand pour accueillir six ou sept enfants, même si parfois il arrive

qu'ils y soient dix. Il y a une pièce de dinette à part, ainsi qu'un espace de détente avec modules, livres et grosses peluches dans une autre pièce. La pièce centrale contient beaucoup de jeux divers, adaptés à tous les âges, contenus dans des étagères, des armoires et des caisses. Il y a des tables et des coins pour s'asseoir, jouer ou lire des histoires. Les enfants y sont encadrés par les Éducatrices de Jeunes Enfants (EJE) qui alternent leurs journées de travail. Leur fonction initiale est d'accompagner le développement et les apprentissages de l'enfant en lui élaborant un projet éducatif. Les activités qu'elles proposent s'adaptent aux difficultés et aux besoins de l'enfant, surtout dans ce contexte. Selon les périodes de l'année, elles peuvent avoir des stagiaires. Il a été très intéressant d'observer les différentes façons de faire et d'encadrer de chacune.

Le petit salon

Le petit salon sert de salle télévision, de pause et de jeux toujours ouvert pour les femmes et enfants. Il peut également devenir une sorte de salle d'attente avant que l'espace-enfant n'ouvre, ainsi qu'une salle d'entretien quand l'enfant ne veut pas se séparer de sa mère. La porte entre les deux espaces reste alors entrouverte et l'enfant peut faire des aller-retours à son rythme pour se rassurer auprès de sa mère.

Le grand salon

Le grand salon est lumineux et très agréable. Le midi il est réservé à l'équipe qui y déjeune sur la grande table. Des entretiens peuvent s'y dérouler lorsque les bureaux sont tous occupés. Un panneau sur la porte signale si la pièce est libre ou non. Les autres temps de la journée, il est ouvert à tous, avec un accès à un ordinateur et un coin avec des canapés pour se poser.

C'est dans cet environnement que je viens de décrire que nous avons évolué. Nous avons pu prendre le temps de découvrir au fur à mesure tous les espaces et les personnes actives de ce

centre et voir de quelles manières cet hébergement propose le modèle contenant / contenu que décrivait Bion. L'institution possède en effet une « fonction à contenir » dans le sens où elle ouvre une possibilité de transformation psychique (Mellier, 2005). Ces transformations seront étudiées d'ici quelques pages.

4. Premier temps de stage : faire du lien

Au quotidien, la question du lien prend une grande place dans ma vision du monde et des interactions. Ayant en tête l'importance du lien, Tiphaine et moi avons fait attention à la façon de nous intégrer dans le fonctionnement du centre.

a) Se faire connaître de l'équipe

Le lien doit être pensé dans tous les systèmes, et donc dans celui institutionnel. Notre arrivée devait se faire dans une logique de tissage. Nous étions une nouveauté pour le centre, il n'y avait jamais eu de tels projets en rapport avec la psychomotricité et leurs objectifs principaux ne sont pas thérapeutiques. Comment arriver à se faire une place au milieu d'un fonctionnement déjà en place ? La toile de fond s'est tissée avec les EJE. Nous avons pu créer une belle relation avec elles, par des échanges riches, et un intérêt commun pour le domaine de chacune. Nous avons donc passé les trois premiers mois auprès d'elles à l'espace-enfant. Elles nous ont beaucoup appris et ont su répondre à nos interrogations sur le sujet des violences conjugales que nous connaissions peu. Notre point de vue de stagiaire psychomotricienne leur a également apporté de nouvelles compréhensions et a pu influencer certaines de leurs démarches. Au fur et à mesure, nous avons appris à connaître les travailleuses de ce centre ainsi que les directrices lors des déjeuners ou de moments informels. En expliquant notre démarche, puis en recevant des retours

positifs de notre présence, nous avons progressivement pris une place qui nous a semblé juste. Les EJE ont toujours su faire le relais entre nous et l'équipe, et plus tard avec les mères et leurs enfants. Elles ont été d'un grand soutien dans la mise en place de notre projet en janvier.

b) Se faire connaître des femmes et des enfants

Bien que ce soit un centre d'hébergement d'urgence, certaines familles sont contraintes de prolonger leur séjour lorsque le risque est trop grand. Nous avons vu des femmes et des enfants pendant deux, trois et parfois six mois. La première phase de notre stage fut l'occasion de se faire connaître et de devenir un nouveau repère de leur séjour. Nous venions la journée du jeudi. Durant ces trois premiers mois à l'espace-enfant, nous avons fait de l'observation active, nous avons joué spontanément avec eux et nous avons proposé de mini-ateliers. Nous prenions des notes, sans à priori, et le plus objectivement possible. En fin de journée, nous échangeions avec les EJE et nous mettions du sens sur certains comportements observés. Nos regards croisés sur ces enfants permirent une évolution de nos réflexions.

Grâce au relais des EJE, nous avons pu proposer des séances de relaxation pour deux femmes. J'en ai fait deux avec Tiphaine et quatre seule. Ces moments partagés m'ont permis de comprendre davantage les répercussions de la violence conjugale. Je me croyais suffisamment solide pour « recevoir » certains récits et éprouvés, cependant certaines séances ont été chargées émotionnellement.

Mme C vient de ressortir de la séance. Je me sens vidée. J'ai reçu au mieux ses plaintes, ses émotions et le message de son corps. Au début de la séance, j'ai écouté ses souffrances, plus crues les unes que les autres. Après la relaxation, je l'ai rassurée et

contenue de mes mots lorsqu'elle m'a dit en pleurant : « Vous allez trouver ça idiot mais je viens de réaliser que j'ai le droit d'exister ».

Une foule de questions me traverse. Même si j'ai l'impression de lui avoir fait de bien en l'aidant à vivre de nouveaux éprouvés, suis-je suffisamment armée et formée pour ce genre de situation ? Ce lâcher a-t-il été vraiment bénéfique pour Mme C ? Mon cadre est-il suffisamment contenant ?

Je ressens le besoin d'échanger avec la psychologue et prends la mesure de l'importance d'un travail d'équipe pour accueillir et soutenir ces femmes.

Cette séance me permet de questionner notre dispositif pour mettre en place un cadre et des objectifs plus adaptés. Nous en parlerons plus précisément dans une prochaine partie.

B. Tissage et mouvement du lien à soi

Le centre d'urgence représente une nouvelle enveloppe, une nouvelle peau, mettant en scène divers protagonistes. Cet environnement va permettre aux femmes et aux enfants hébergés d'élaborer de nouvelles identifications projectives. Celles-ci pourront être communiquées, transformées et leur être renvoyées (Bronstein, 2012). Comme vu précédemment, c'est ce que Bion nomme capacité de « contenance ». En évoluant dans cet espace inédit, je fais l'hypothèse que les liens intrapsychiques, intersubjectifs et sociaux de la dyade mère-enfant danseront, dans le sens où ils seront en mouvement, usant différentes qualités toniques, rythmiques et spatiales. En reprenant les mots de Winnicott, le centre devient une « aire transitionnelle » où les liens pourront prendre une nouvelle forme. Les écrits qui suivent sont issus de l'observation psychomotrice de ces mouvements un sein du centre. Ils rendent compte de l'effet de contenance

du dispositif du centre, des différents professionnels, mais aussi de nos actions à l'espace-enfant et avec les femmes durant la première phase de notre stage.

1. Pour la femme

À leur arrivée dans le centre, les femmes montrent une fragilité psychocorporelle et de nombreuses préoccupations comme nous l'avons exposé antérieurement. Ce nouvel endroit éphémère et sûr leur permet à la fois de se poser et d'initier une reprise de contrôle sur leur vie. À travers de nouveaux éprouvés corporels, un début de pensée peut émerger et leur permettre également de se panser.

a) Un retour à son corps

Les femmes se retrouvent soutenues et sécurisées par la structure du centre et par l'équipe institutionnelle. Ce soutien leur permet un léger relâchement. Ce mouvement pourrait peut-être expliquer la grande fatigue des femmes rencontrées. Les femmes sont écoutées et rassurées par les travailleuses sociales, la psychologue et parfois les autres femmes. L'action même de libérer la parole est fondamentale. Arriver à signifier le vécu, à remettre les choses à leur place grâce aux mots de personnes étayantes. Cette contenance permet de conscientiser la situation et de renforcer le sentiment de Soi par le langage (Damasio, 1999).

Elles découvrent de nouvelles occupations, et prennent du temps pour elles lorsque les enfants sont avec les EJE : siestes, appels, soins de beauté, etc.

Je me souviens avoir croisé Mme A devant l'entrée du centre, sans la reconnaître. Elle était très joliment apprêtée et maquillée. C'était quelques jours avant son départ du centre.

b) Et parfois une découverte

Avec Tiphaine, nous avons pu soutenir cette conscience corporelle en proposant des séances de relaxation durant la première partie de notre stage. Le toucher fut notre médiateur, par des propositions de mobilisations passives et de massages. Je fais l'hypothèse qu'il permettrait une intégration et parfois une cicatrisation du « Moi-Peau », la première frontière corporelle contenant décrite par Anzieu (Sarda, 2002). Cette proximité est demandée par certaines mais peut représenter une première expérience stressante pour d'autres.

Mme C n'ose venir au groupe où elle est attendue avec Mme A. Elle se présente au bout de trois semaines, encouragée par les témoignages de cette dernière : « Je me suis enfin décidée, nous dit elle, j'avais un peu peur. Qu'est ce que vous allez me faire ? ».

Des femmes comme Mme C nous ont confiées ne jamais avoir été touchées « de la bonne manière », ni enveloppées d'une chaleur humaine. Madame C a pu me le dire au début de la première séance. Qu'elle se soit finalement présentée me semble important car cela montre une envie consciente ou inconsciente de vivre du bon par son corps.

« J'ai eu du mal au début, c'était trop intime pour moi. Mais je me suis rassurée et je vous ai fait confiance ; il fallait que j'en profite. » « Je n'avais jamais sentie ça de toute ma vie. Je n'arrive pas à décrire la sensation, mais je ne me sentais plus seule. »

2. Pour l'enfant

Les enfants que nous avons rencontrés ne peuvent plus aller à l'école pour éviter tout enlèvement du père. L'hébergement peut provoquer un nouveau sentiment d'isolement. Toutefois, il permet à l'enfant de faire de nouveaux liens en sécurité. L'espace-enfant permet une continuité éducative et a pour objectif d'accompagner ces enfants durant cette période sensible.

a) *Vers une mise en sens*

La nouvelle enveloppe sécurisée que représente l'espace-enfant soutient l'extériorisation des vécus psychiques des enfants, et l'accompagnement étayant des EJE permet la signification de ces vécus. Un gros travail est fait sur les émotions par la lecture et les dessins. Ce travail permet aux enfants de comprendre et signifier ce qu'ils ressentent à l'intérieur d'eux, et de faciliter la communication.

Louis veut colorier le bonhomme de la colère. Il le remplit de rouge, son trait est fort. Le dessin presque fini, il dit : « Je suis en colère ! » puis froisse le dessin, le déchire et le met à la poubelle.

D'un point de vue psychomoteur, l'enfant apprend à élaborer ses sensations internes et à les transformer grâce à l'appareil à penser de l'adulte qui tente alors de mettre du sens sur ces états.

Les pulsions violentes sont canalisées et sublimées. C'est un processus normalement mis en place dans la très petite enfance (Houssier, 2009), et également lors de la période de l'Œdipe.

Avec les EJE, nous avons encadré les moments de défoulement par l'installation d'un parcours, d'une scène de danse ou d'un *ring*. Les règles sont prédéfinies, et ce sont les enfants eux-mêmes qui sécurisent l'espace par des coussins, des modules. Ce dispositif permet un « passage par l'acte », et évite le « passage à l'acte » (Potel, 2006, p. 43).

Amine et un autre enfant jouent à faire des galipettes sur le ring. Ils en font une chacune leur tour. Dounia arrive et se jette sur eux. Un jeu de sauveur / kidnappeur s'installe. Un enfant vient enfermer Dounia dans ses bras, l'autre enfant arrive et la libère. Puis ils alternent.

Par la mise en place d'une aire de jeu avec des repères stables, les enfants peuvent incarner le rôle qu'ils souhaitent. Les pulsions violentes peuvent s'y révéler et se confronter aux fantasmes du

justicier. L'alternance des rôles et la répétition pourraient permettre l'accès à l'ambivalence à condition que le jeu soit cadré et mis en sens par la suite.

Les moments de calme sont surtout observés lors des temps de dessins ou de peinture. Quand le cadre est stable et l'adulte dans la même pièce. Ils arrivent alors à se poser, leur activité interne canalisée et en projection sur la feuille.

Nous faisons de la peinture. Zarah peint entièrement sa feuille, avec une couche épaisse de peinture. Elle replie les extrémités et repeint par dessus. Cette superposition, ce collage me rappelle la situation du domicile, tous trop proches dans un espace restreint.

La sécurité et la contenance apportées par le centre semble avoir permis aux enfants de parler de choses qu'ils ont vécues. La parole de Louis s'est déliée après un mois d'hébergement au centre. Dans la chambre avec sa mère, il a pu décrire avec ses mots les abus sexuels du père. Amine a également fait des révélations à sa mère quelques jours plus tard.

b) Vers une unité corporelle

Des enfants à l'enveloppe fragile trouvent en l'espace-enfant, une nouvelle peau : celle de l'espace en soi, celle du cadre, des limites, des règles, celle de l'EJE qui vient contenir lorsque cela ne va pas. L'enveloppe psychique, le Moi-peau peut alors se structurer grâce aux fonctions de contenance, de maintenance du psychisme et de pare-excitations qu'offrent ce lieu (Anzieu, 1985). « L'enveloppe résulte de l'intériorisation de l'objet contenant ou de la fonction contenante de l'objet. » (Ciccone, 2001, p. 92)

Au moment des comptines, Dounia est par terre en larmes. Cela fait deux mois qu'elle est au centre et c'est la première fois que je la vois pleurer. Une des EJE la prend alors dans

ses bras. Elle a l'air apaisée et y reste longtemps. Les semaines suivantes, elle cherche également les bras de l'adulte et s'y montre très calme.

Cette petite fille semble être à la recherche d'une peau, de sa peau. C'est par les bras et la chaleur de l'adulte qu'elle arrive alors à se contenir, comme si l'adulte lui offrait une nouvelle enveloppe qui la maintenait unifiée.

L'introjection d'une nouvelle enveloppe contenant pourrait permettre à l'enfant une nouvelle intégration harmonieuse de son enveloppe. L'« enveloppe de souffrance » (Anzieu, 1985) déjà installée pourrait alors s'effacer, s'assouplir.

Nous sommes dans la pièce détente. Fatiguées, Tiphaine et moi nous permettons de nous laisser aller sur les coussins et les modules, toujours disponibles psychiquement pour les enfants. Louis et trois autres petites filles nous rejoignent et commencent à jouer calmement sous nos regards. Après avoir ramené les jeux qu'ils voulaient dans la pièce, ils s'amusent à habiller des bébés. Je me rends compte que Louis s'est naturellement lové dans mes bras, lui qui refusait toute proximité.

Cette situation semble montrer que le cadre chaleureux, détendu et contenant de cette pièce a pu permettre à Louis de baisser son seuil de vigilance. Il s'est senti suffisamment en sécurité pour assouplir sa bulle hyper réactive dont nous parlions précédemment. Il est intéressant d'ajouter que plusieurs comportements régressifs peuvent s'observer, comme des parler-bébé, ou des quatre-pattes. Je me suis demandée si ces régressions, ce retour dans la vague du développement, n'étaient pas le signe d'un besoin de contenance, ou alors celui d'un besoin d'explorer des situations qui n'ont pu faire plus jeunes à cause de leurs préoccupations.

c) Remaniement des identifications

Si le lien apparaît par « effet de présence » (Dupré La Tour, 2002), alors un lien peut se développer et garder une trace même dans une situation d'urgence. Au sein de l'espace-enfant, les enfants peuvent développer de nouvelles figures d'attachement et d'autorité. Par ces nouvelles figures transitoires, les enfants intègrent de nouvelles règles. Ils peuvent comprendre les comportements adaptés en faisant la distinction entre ce qui peut se faire et ce qui est interdit. Dès leur arrivée, les enfants ont une discussion avec une des EJE qui tentent alors de leur expliquer la situation et les aider à en parler s'ils le désirent.

Les fonctions paternelles et maternelles doivent être harmonieusement combinées pour permettre à l'enfant de développer le sentiment de contenance et d'identité (Ciccone, 2001). En évoluant aux côtés des EJE, nous avons pu déceler des façons de faire différentes chez chacune qui sont intéressantes à relier au concept de Ciccone.

La première, plus ancienne, favorise l'indépendance de l'enfant, représente le cadre et éveille les enfants par des activités d'art et par le jeu libre. On pourrait retrouver ici la verticalité de la fonction paternelle.

L'autre a davantage une attitude maternante, joue avec les enfants au sol et sur les tables, les enveloppe corporellement quand c'est nécessaire. On pourrait retrouver ici l'horizontalité, le mou de la fonction maternelle.

Ces fonctions que nous pouvons relever ne sont pas exclusives à chacune. Ces femmes ont ces deux axes en elles, seulement, certains traits ressortent davantage.

C. De nouvelles dynamiques pour la relation mère-enfant ?

1. Harmonisation

Les EJE, les travailleuses sociales, nous-même et de plus loin, les directrices, représentons un tiers bienveillant qui permet une nouvelle distanciation entre mère et enfant. En soit, nous incarnons la fonction paternelle (Lacan, 1981). Nous leur offrons une prise de recul, une ouverture sur l'extérieur. « Le père devient le médiateur de la séparation et le catalyseur de la sublimation de l'agressivité au moyen du jeu » (Kestemberg, cité par Cyrulnik, 1989, p. 91) comme nous avons pu l'observer dans la mise en place d'espace de défoulement à l'espace-enfant.

Louis arrive avec sa maman à l'espace-enfant. Madame reste un petit temps discuter avec une EJE. Dans la salle détente, Louis commence à lire une histoire avec l'autre EJE. Quelques minutes plus tard, Madame C passe sa tête dans le cadran de la porte en souriant et regardant son fils. Louis dit d'un air gêné « pars maman ... ». Elle rigole puis dit d'une voix calme « Oui oui je m'en vais, profitez bien ! ». Elle part simplement sans demander à nouveau un câlin ou un bisou à son fils. Louis se reconcentre dans l'histoire.

Les jeux de l'espace-enfants peuvent être empruntés et amenés dans les chambres. Les jouets représentent ici les objets transitionnels dont parlait Winnicott, même lorsque l'espace-enfant est fermé. Ils maintiennent la distance malgré la présence.

En intégrant progressivement comment l'adulte étayant s'adresse à leur enfant, les femmes peuvent moduler leur façon de parler, de les tenir, etc. Le nouveau tiers vient faire office de médiateur pour favoriser le dialogue tonico-émotionnel de la mère et de l'enfant. Cet ajustement est davantage réalisable s'ils sont disponibles psychiquement.

2. Consolidation

D'autres femmes ont besoins de renforcer le système d'attachement qu'elles entretiennent avec leurs enfants. Pour cela, il faut qu'elles puissent avoir la disponibilité d'admirer les qualités de leurs enfants. C'est grâce aux EJE qu'elles pourront avoir des retours sur leurs enfants et un temps de court partage lorsqu'elles viennent les chercher à l'espace-enfant. Ce sont elles qui, par leur parole gratifiante sur les enfants, pourront sensibiliser les mères et les revaloriser.

Lorsqu'elle arrive chercher ses enfants, Mme B souhaite savoir s'ils n'ont pas fait de bêtises. L'EJE répond seulement en les valorisant sur les activités faites. Un beau regard de la mère vers les enfants s'observe.

La fonction du regard est très importante dans l'étayage de l'enfant. Il permet à l'enfant d'être reconnu grâce à la communication « œil-à-œil » qui se joue également lors des interactions précoces.

Pour favoriser l'attachement et la complicité des mères avec leur enfant, le jeu peut être un moyen efficace. Il vient ouvrir une nouvelle voie à la communication (Lefèvre, 2011) et viendra ouvrir un nouvel espace dans lequel les liens au monde, aux autres, à soi pourront s'ajuster et se sécuriser. L'objet interne maternel pourrait s'introjecter avec une nouvelle qualité.

3. Vers une résilience

Les mouvements psychiques de la résilience se décrivent en deux phases (Anaut, 2005, p. 9) :

1. Confrontation au trauma et résistance à la désorganisation psychique

La première phase est caractérisée par le recours à des mécanismes défensifs « d'urgence », pour se protéger de l'effraction psychique. Par exemple : déni, projection, imaginaire, répression des affects, passage à l'acte, comportement passif/agressif...).

2. Intégration du choc et réparation

La deuxième phase suppose l'abandon de certaines défenses d'urgence (ex. : déni, projection) pour privilégier des ressources défensives plus matures, plus souples et plus adaptées à long terme. Par exemple : créativité, humour, intellectualisation, altruisme, sublimation.

La décision même de partir du domicile montre les prémices d'une résilience. C'est un premier pas fondamental dans l'activation de ce processus. « La résilience est la capacité d'affronter et de surpasser les difficultés et d'être transformé par les expériences d'adversité. Les facteurs de résilience sont le sentiment de force intérieure, le sentiment de contrôle sur les événements de sa vie, l'orientation vers le futur, la sensation que les mondes interne et externe sont prévisibles et la capacité de rire de soi-même. » (Cyrulnik, 2001).

En ce sens, les mouvements des liens observés dans cette cellule de transition pourraient renforcer ce nouveau départ. L'agentivité des femmes dans leurs démarches administratives et juridiques devient un des facteurs de résilience. Les projections qu'elles font pour l'avenir aussi.

Mme C me dit qu'elle a arrêté la peinture depuis qu'elle est avec son compagnon. Elle souhaite reprendre des cours en sortant. Elle dessine beaucoup au centre et a initié son fils durant leur hébergement.

Les expériences que les femmes et les enfants auront pu vivre dans le centre d'hébergement d'urgence sauront garder trace.

Deux mois après avoir fait un jeu sur la respiration avec Amine, il me le remontre. Il me dit l'avoir refait dans sa chambre.

La résilience est en mouvement permanent et agira sur plusieurs mois ou années grâce à ces forces intérieures découvertes ou ré-appropriées. La relation mère-enfant pourrait être une force

de plus si les liens qui les rattachent sont suffisamment solide et sécurisés (Anaut, 2005). Les qualités développées au centre pourront continuer à se déployer après si le contexte le permet. « Le temps est un élément fondamental à l'intégration des ressentis, à leur élaboration et à leur intégration. C'est dans ce rééquilibrage psychocorporel que le patient a la possibilité d'agir par lui-même et sur lui-même et d'utiliser son corps comme outil de communication. » (Peccia-Gallato, 2009, p. 145)

IV. CRÉATION DE NOUVEAUX ESPACES AU SEIN DU CENTRE

Afin de mettre en valeur certains mouvements du lien mère-enfants au sein du centre d'hébergement d'urgence, nous avons proposé un dispositif d'ateliers spécifique. Ces ateliers représentent alors plusieurs nouvelles enveloppes qui auront également une fonction à contenir. Dans cette partie je ferai l'analyse des liens mis en mouvement grâce à la contenance de nos ateliers et j'en questionnerai le cadre.

A. Deuxième temps de stage : les ateliers

Après avoir passé plusieurs mois d'observation à l'espace-enfant, Tiphaine et moi avons réfléchi à une façon de proposer des ateliers à visée thérapeutique, hors de l'espace-enfant. Nous avons en tête que ce dispositif devait s'inscrire dans un contexte d'urgence et donc de court terme.

L'objectif des ateliers était d'ouvrir aux mères et aux enfants des espaces de jeux et de bien-être qui leur permettent d'appréhender de nouvelles qualités psychocorporelles. Nous avons pensé à différentes propositions pour les accompagner au mieux dans leur appréhension du corps, de l'espace et des relations. Nous espérions que les effets de ces ateliers puissent les aider à mieux

vivre l'hébergement et à renforcer leur processus de résilience. Après avoir proposé le projet à l'équipe, soutenues par les EJE, nous avons démarré les ateliers début 2020 dans le grand salon. Les femmes prenaient connaissance de ces ateliers grâce à l'équipe, aux affiches et prospectus (Annexe 1). Voici comment nous avons pensé nos ateliers :

Pour les enfants

Nous proposons deux séances les jeudis matins, pour trois enfants maximum. Nous aurons un temps de rencontre à l'espace-enfant durant lequel nous verrons avec les éducatrices et les enfants qui viendra à quel horaire en fonction des âges et des affinités.

Nous partons sur le thème central du voyage et de la découverte d'un pays imaginaire : le pays « Mifasol ». Celui-ci possède plusieurs régions représentées par un instrument de musique spécifique. « Pipou », une peluche pingouin sera la mascotte de cette aventure et fera parfois le relais entre nous et les enfants. Il nous a semblé important de créer un imaginaire pour ces enfants qui vivent une réalité parfois trop brute. Difficiles à contenir, l'installation d'un nouveau monde imaginaire pourrait les envelopper différemment et mettre au travail de nouveaux liens. Cette nouvelle aire de jeux sera commune à tous les enfants qui passeront au centre et qui voudront se lancer dans l'aventure. Il sera le fil conducteur de l'année.

La séance dans sa globalité s'organise avec un début marqué, une proposition avec médiation, puis un temps calme pour préparer la fin de la séance, suivi d'un rituel de fin.

Le rituel du début nous paraît très important pour donner des repères stables à notre cadre et donc aux enfants. Il prépare l'entrée dans la séance et permet de prendre compte de la présence de chacun. Ensuite, grâce à une pancarte représentant le pays Mifasol et un puzzle d'instruments que nous avons fait avec Tiphaine, un enfant peut scotcher la nouvelle région du jour pour ensuite se lancer dans l'aventure. L'instrument va être utilisé pour soutenir les propositions et explorer de

nouvelles qualités toniques, rythmiques, relationnelles, et sensorielles. Il sera parfois réel, parfois comme support musical ou parfois représenté par le mouvement de nos corps.

Le temps calme est nécessaire pour préparer la sortie de la séance avant que nous nous quittions. Chaque enfant aura son propre carnet à dessin préfabriqué par nos soins. Ils pourront dessiner, mettre en traits et en couleurs ce qu'ils viennent d'éprouver. Après le « Haka » de fin, nous les accompagnerons à l'espace-enfant.

Pour les femmes

Nous proposons aux femmes un groupe ouvert en début d'après-midi, une fois les enfants amenés aux EJE.

Le grand salon sera aménagé de façon à rendre la pièce intime et accueillante : rideaux fermés, coin détente, diffuseurs d'huiles essentielles, possibilité de mettre de la musique.

Les objectifs de ce groupe sont de :

- Ouvrir un espace bienveillant qui permettra aux femmes de « s'échapper » un instant tout en s'ancrant dans de nouvelles sensations corporelles.
- Reconstruire une contenance corporelle, une sécurité, pour permettre un abaissement tonique et un apaisement. Cette plus grande disponibilité à soi-même nous semble propice à soutenir par la suite, une relation et une écoute plus apaisée avec leurs enfants.
- Reprendre conscience de leur corps en apprenant à le ré-habiter et à en devenir l'actrice principale.

Nous proposons différents médiateurs : automassage, peinture, dessin, sculpture, bols tibétains, etc. Les activités varient selon le matériel à disposition et les envies des femmes.

Nous avons conscience que ce travail sur le corps peut procurer du bien-être à certaines, mais être aussi source d'angoisse pour d'autres. Nous y serons attentives.

Ces découvertes pourront être reprises par ces femmes dans leur quotidien, que ce soient des techniques rapides de relaxation contre l'angoisse ou l'envie de peindre.

Un autre effet attendu de ce groupe est la création d'un espace-temps favorisant l'échange spontanée entre elles et avec nous.

Cet atelier se terminera à chaque fois par un partage des vécus de la séance autour d'une boisson chaude.

Finalement, par cet atelier, nous souhaitons lancer ou relancer un tissage du lien à soi et aux autres.

Pour mère et enfants

Pour mère et enfant, nous voulons mettre en place un atelier en fin d'après-midi. L'objectif est d'offrir un temps dédié au lien mère-enfant, leur ouvrir une nouvelle aire de partage et de jeux.

La séance aura les mêmes repères que pour l'atelier enfant, avec un rituel de début et un de fin.

La séance entre s'articulera autour de jeux à plusieurs et à deux afin qu'ils puissent prendre du plaisir ensemble et se découvrir peut-être différemment. En tant que tiers étayant de leur relation nous soutiendrons l'harmonisation et la consolidation des liens, en s'appuyant sur les notions travaillées lors des ateliers précédents. En effet, nous pensons que les enfants seront éveillés grâce aux séances de la matinée et les mères davantage disponibles grâce à leur atelier.

La réalité va se révéler différente, les journées étant un peu trop longues pour les mères, les enfants et pour nous. Nous ajustons donc l'emploi du temps en supprimant l'atelier « mère-enfants ».

Plus tard, nous pensons à le réintroduire le matin après l'atelier des enfants. Nous en parlerons dans les écrits suivants.

B. Un suivi long terme

La plupart des femmes et des enfants rencontrés étaient présents entre deux semaines et un mois. Les cas comme Mme C et Louis sont assez exceptionnels. Depuis décembre, Mme C et Louis vivent tous les deux dans un appartement proposé par un autre service de l'Association. Louis vient presque tous les jours à l'espace-enfant et Madame continue ses rendez-vous au centre. Leur situation juridique jusqu'alors bloquée à cause de la défense du père commence à s'éclaircir. Les abus sexuels subis par Louis ont été entendus par la brigade de protection des mineurs.

1. Une journée d'atelier avec Mme C et Louis

Le jeudi 23 janvier 2020 fut le premier et le seul jeudi où nous avons pu faire la totalité de nos ateliers. Les suivants ne comprenaient plus l'atelier mère-enfant.

a) *Atelier « enfant »*

Louis participe au deuxième atelier de la matinée, avec deux autres petites filles de son âge. Une fois les chaussures rangées et assis autour de la pancarte du pays, Pipou nous dit « bonjour et nous présente le territoire de la trompette ».

Tiphaine et moi décidons d'orienter la séance sur le souffle et le vent. Avant de se lever nous demandons aux enfants de nous montrer un souffle doux, puis un fort, puis enfin un moyen. Louis souffle de toutes ses forces et en devient rouge écarlate. Nous orientons alors la séance vers un travail sur la régulation tonico-émotionnelle afin de l'aider à contrôler ces élans. Une fois debout il nous dit « c'est moi le chef d'orchestre, vous faites tout comme moi ! ».

Nous lui proposons notre activité en lui disant qu'il pourra s'y amuser et nous donner des idées. Il n'attend pas nos consignes et s'agite d'un coin de la pièce à un autre. Il s'isole du groupe et dit « ça va vraiment être une journée horrible ».

Il attend quelques secondes et nous voyant commencer il nous rejoint en disant « bon d'accord... » et entre dans la proposition.

Dans un premier temps, chacun cherche comment provoquer du vent avec son corps et le montre aux autres.

Ensuite, à l'aide d'un grand drap dont chacun saisit un bord, nous guidons ensemble une balle posée au centre. Il faut donc s'accorder pour baisser le tissu puis le relever en même temps. Louis réussit à entrer dans le cadre et à s'amuser avec les autres petites filles.

Nous proposons ensuite aux enfants d'aller chacun son tour sous le drap pour ressentir le vent que nous créons en remuant le drap. Nous varions la force des mouvements, calme puis plus agité à la demande de l'enfant en dessous. Durant les instants agités, Louis secoue le drap avec toute son énergie. Il est le dernier à aller dessous et en ressort très vite.

Pour terminer cette exploration, nous plions le drap pour en faire un hamac et nous le proposons aux enfants qui veulent de s'y installer pour se laisser porter. Louis y va en dernier et n'y reste seulement quelques secondes.

Nous clôturons la séance par un temps de dessin dans leur carnet remis par Pipou.

b) Atelier « femme »

Nous installons un drap au sol avec des coussins pour que nous puissions nous asseoir ensemble de manière conviviale. Plus loin sur la table, nous préparons un coin avec des feutres et des feuilles blanches. Les femmes pourront s'en saisir si elles ressentent le besoin d'arrêter les prochaines propositions.

Trois femmes dont Mme C participent à cet atelier. Cette dernière reste assise sur une chaise qui entoure la zone du drap, à cause de son jean qui la dérange quand elle s'assoit au sol. Elle nous confie qu'elle a repris du poids et qu'elle en est très contente.

Nous leur expliquons ensuite notre présence et l'objectif de ces séances, et plus spécialement celle d'aujourd'hui sur l'ancrage. Nous commençons pour cela par un auto massage des pieds. Différentes boules massantes et un coussin à picot sont disponibles. Les chaussettes sont gardées. Les femmes nous disent que c'est une zone qu'elles n'ont pas l'habitude de toucher, qu'elles l'oublient un peu. Les femmes se saisissent de ces objets et se massent en comparant entre elles les sensations. Mme C utilise les boules de façon très énergétique et parle beaucoup.

Une musique en fond sonore est installée, Mme C nous propose une chanson à mettre. Nous tentons à tour de rôle de garder l'équilibre sur le coussin à picot. Elles rigolent beaucoup, ce n'est pas si facile de tenir.

Nous leur proposons ensuite une exploration des appuis debout sur le sol, après avoir retiré les chaussettes. Les yeux fermés, avec ma voix pour guide, les femmes explorent leur point d'équilibre par des grands puis des petits balanciers. J'ouvre un instant les yeux et je vois Mme C se déployer dans l'espace en laissant aller son haut du corps. Cela me fait sourire. Puis, par mes indications, je redirige progressivement le retour dans leur axe. Les femmes me disent qu'elles sentent encore l'effet des balles massantes.

Nous proposons de tenter une posture d'équilibre tout en gardant cette qualité d'appui. Silence total, la concentration est au maximum. Mme C dit ne pas y arriver. Je lui redonne des clefs de concentration, en parlant de la respiration, du point fixe à regarder. Très sérieuse, elle le tente à nouveau sous mon regard, et arrive très bien à tenir tout en relâchant le haut de son corps. Cet exercice terminé, nous retournons sur le drap et proposons un massage des pieds. Nous utiliserons de la crème et nous aiderons de schéma des pieds imprimés pour nous guider.

Mme C remet tout de suite ses chaussettes et dit ne pas être capable de toucher ses pieds « rien que d'y penser, ça m'angoisse ». Les autres femmes profitent de cet automassage tandis que Mme C se réfugie dans le dessin. Elle continue néanmoins à participer aux échanges. Nous la rejoignons quelques minutes plus tard et partageons un temps de dessin, de discussions, et de goûter ensemble. Mme C nous parle de l'angoisse du tribunal qui arrive et de ses inquiétudes pour Louis, au même rythme que ses coups de feutre noir sur la feuille. Les femmes s'écoutent et se rassurent entre elles. Elles repartent toutes avec la feuille de réflexologie. La séance aura duré plus de temps que prévu.

c) Atelier « mère-enfant »

Tous les enfants et femmes présents lors des précédents ateliers nous attendent pour le dernier de la journée. Nous accueillons alors dans le grand salon trois familles dont Louis et Mme C. Suivant les conseils de l'EJE, nous re-décrivons le cadre pour inviter les mères à s'appuyer sur notre accompagnement et profiter de la séance en présence de leurs enfants. Mme C se repose difficilement sur nous, elle reprend souvent Louis et fait en sorte que les consignes soient toujours respectées.

Plusieurs propositions se font en cercle. Louis ne cherche pas à se mettre à côté de sa maman qui tient ma main et celle d'une autre femme. Il la voit d'en face. Par contre, dès qu'un autre enfant tente de prendre la main de Mme C, Louis se met très en colère, décroche la main de l'enfant et prend sa place.

Le jeu du « poisson-pêcheur » arrive spontanément : nous faisons les pêcheurs avec les mères et nous nous prenons la main. Les enfants font les poissons, ils ne doivent pas être dans le cercle lorsque nous baisserons les bras.

Louis se montre peureux. Je le rassure puis sa mère prend le relais en lui réexpliquant doucement le jeu. Le dynamisme des autres enfants l'aide à entrer dans le jeu. A chaque « filet » baissé, il y a de grands rires. Les enfants vont souvent prendre contact avec leur maman à ce moment-là. Lorsque Tiphaine rentre dans le cercle pour faire le poisson, Louis court prendre la main de sa maman pour faire le pêcheur. Nous proposons ensuite un temps à deux sur des exercices de poids et confiance entre mère et enfant. Tous les deux, face à face, mains dans les mains et de bons appuis au sol. La mère doit s'équilibrer pour permettre à l'enfant de lâcher son poids en confiance. Louis lâche tout, il lève les pieds et se laisse porter. Sa mère lui répète les consignes de façon assez rude.

Nous terminons par un temps de massage à deux grâce à une histoire sur la météo. Chaque façon de toucher le dos varie selon le temps : pluie, soleil, nuage, neige, etc. Louis l'a fait de manière très délicate à sa maman. Pour se dire au revoir, nous faisons un rituel de fin grâce à l'échange d'un ballon et un Haka inspiré des techniques d'expression primitive.

2. Discussion autour des observations

Louis a beaucoup de difficulté à trouver un point d'ancrage. Il veut contrôler la séance et semble incapable de s'appuyer sur l'adulte. Que ce soit pendant les activités, les propositions de portage, il n'arrive pas à se poser. Cette agitation se retrouve chez sa maman, qui exprime son angoisse par des mouvements et un flux de paroles important, même si celui-ci est moins dense par rapport à celui des premières semaines.

Ils ont tous les deux un besoin de contrôle et un souci de bien faire, comme en témoigne le vécu de la posture d'équilibre pour Mme C et l'organisation de la séance pour Louis.

Comme observé durant nos précédentes rencontres, Mme C a un rapport au corps et au toucher compliqué. Son enveloppe psychocorporelle est très fragile, elle redoute les effets du toucher et a conscience de sa peur. Elle ne veut pas lâcher comme elle a pu l'expérimenter lors des séances de relaxation vécues à son arrivée au centre. Ce n'est pas le moment pour elle. En effet, son corps, sa ténacité est un moyen de défense et de protection crucial pour la période qu'elle en train de vivre. Le jour du tribunal arrive bientôt, elle a pu me dire qu'elle avait peur de lâcher.

Son fils a également un rapport au corps complexe : il s'accroche à son corps hypertonique comme nous avons pu l'éclairer dans la partie sur la discordance des liens. Ses troubles de régulation tonico-émotionnelle se sont révélés davantage grâce aux propositions des ateliers.

Mère et fils semblent tous deux utiliser le dessin comme moyen de réassurance. C'est le seul moment où Louis est capable de se poser, de se canaliser. Il a pu évoluer dans son rapport au dessin depuis son arrivée, soutenu par la passion ravivée de sa maman.

La tonalité vocale des paroles de Mme C vers Louis s'adoucit lorsque je parle calmement à Louis avant elle. La présence d'un tiers subtil dans les échanges pourrait en effet permettre un meilleur ajustement de la mère.

Nous avons pu voir que Louis connaît sa base de sécurité, qu'il est capable de se rassurer auprès de sa mère, de se montrer doux et bienveillant lors du massage. Il a pu se lâcher, se laisser porter, par sa maman durant les jeux d'équilibre. Je fais l'hypothèse qu'il n'est pas encore prêt à réellement s'ancrer, il a encore besoin d'être soutenu et contenu, et ne sait pas comment l'exprimer. Son enveloppe psychocorporelle a besoin de se transformer, de se nuancer, de s'enraciner et de se réintégrer. Il est intéressant de noter que Louis dans ses dernières semaines au centre d'hébergement, dessinait surtout des cercles et des formes diverses qu'il remplissait au feutre. Je peux imaginer qu'il projetait ce besoin ou alors ce nouveau sentiment de contenance (Annexe 2).

Je souhaite relever l'engagement et la motivation de Mme C et Louis dans ces ateliers. Ils n'ont manqué aucune séance. Mme C en a parlé dans les chambres et a pu éveiller la curiosité des autres femmes qui n'osaient pas forcément venir. Elle, qui était méfiante lors des premières semaines, a pu finalement évoluer en confiance avec nous.

Ces éléments d'observation, ajoutés à ceux des vignettes décrites plus haut dans la partie sur les effets de la cellule transitoire, montrent qu'il y a eu de nombreux remaniements pour Mme C et Louis. Ces remaniements ne signifient pas que la contenance du centre, même sur du long terme, puisse résoudre définitivement tous leurs troubles. Toutefois, il est probable qu'elle laisse une trace positive qui leur servira peut-être à l'avenir.

3. *Regard sur notre cadre et évolution*

Les séances terminées, les femmes et les enfants paraissent heureux mais tout de même fatigués. Ces groupes que Tiphaine et moi venons de porter toute la journée nous ont épuisés. Notre

implication a puisé sur nos ressources émotionnelles et physiques. L'agitation des enfants a opéré sur mes propres mouvements (Potel, 2015b). Je me suis laissée « inspirer » par leur énergie. Seulement, il est nécessaire de trouver notre limite pour éviter de se laisser « déborder ».

De par cette constatation de fatigue, nous avons agencé de nouveau notre cadre externe : les ateliers des enfants ont été réduits à une unique séance le matin, à la place de deux, et l'atelier mère-enfant a été supprimé comme expliqué plus haut.

Nous avons également réfléchi et redessiné notre cadre interne. Il est important de cadrer les élans des enfants pour ne pas s'épuiser, mais également pour leur donner une structure contenant et leur offrir la possibilité de s'y poser en sécurité. Une fois installé, il a été plus facile d'en sortir sans dévier des objectifs de la séance.

Plus précisément, la contenance des ateliers pour les enfants doit être pensée dans le dispositif même. Nous l'avions déjà réfléchi, mais avec du recul, nous avons réalisé que les repères et les limites pouvaient être mieux définis. Dans le cas de ces enfants victimes de violence conjugale, chaque espace, chaque temps doivent être pensés et structurés pour les accompagner au mieux et leur proposer la contenance qui leur fait souvent défaut.

C. Un suivi court-terme

Mme P, enceinte de 5 mois, arrive au centre avec ses deux enfants Aimé de 6 ans et Merveille de 2 ans. Ils sont d'origine africaine mais nous n'en savons pas plus. La grossesse de Mme P est compliquée, le bébé ne semble pas grandir. Son ventre est presque plat. Concernant les autres enfants, nous savons qu'Aimé s'interposait lors des violences entre ses parents. Il fait du foot en club et adore ça.

1. Deux matinées avec Mme P, Aimé et Merveille

a) Premier atelier « enfant » : 28/02/2020

Ce jour-ci, Kenza, stagiaire EJE, est présente à notre atelier « enfant » pour observer. La séance se passe avec Louis et Aimé et nous partons à la découverte du territoire du grelot. Merveille est resté à l'espace-enfant avec sa maman dont elle a du mal à se séparer.

Nous sommes donc dans le grand salon avec Louis et Aimé. Le coin fauteuils étant une zone très investie par les enfants, nous commençons la séance en créant une cabane ensemble grâce aux fauteuils et à une couverture. Nous introduisons directement l'instrument de la journée en le cachant sous un drap pour leur faire deviner. Les garçons cherchent à arracher l'objet. Ils sont vite excités par le jeu. Aimé reproduit les élans de Louis, la tension monte. Nous revenons au calme autour de la pancarte du pays Mifasol.

Suite à un malentendu avec l'EJE présente ce jour-ci, Mme P et Merveille arrivent 15 minutes après le début de la séance. Je ne m'attendais pas à les voir. Cette arrivée bouscule un peu l'équilibre trouvé mais s'avère finalement intéressante. Pour retrouver une contenance et intégrer les nouveaux venus, nous proposons un petit temps autour d'une comptine « bateau sur l'eau ». Partant de leur position au sol, j'invite Louis à se mettre entre mes jambes. Tiphaine, face à moi, entoure Aimé des siennes et me donne les mains. Nous nous balançons ensemble au rythme de la comptine. L'assise au sol et le poids de nos corps, le rythme de nos respirations s'accordent sur les différentes vitesses que nous expérimentons. À côté de nous, Merveille entraîne sa maman dans le même jeu de bercement. Il se montre très enjoué.

La séance peut se poursuivre. Le jeu de quilles en tête, nous leur demandons à quoi ils aimeraient jouer. « Construire quelque chose ! » dit Louis, « Un château ! » répond Aimé. Merveille se décolle alors de sa maman et nous aide à la préparation du jeu. Nous étendons le gazon du

château grâce au drap vert puis créons ensemble les murs du château avec les quilles. Tiphaine se met derrière et joue le rôle de la princesse qu'il faut délivrer en faisant chuter les quilles. Les enfants doivent tirer seulement s'ils ont le pouvoir du grelot : il faut mettre le bracelet pour envoyer la balle. Ils ont trois essais et doivent tirer derrière la ligne prédéfinie. Merveille rejoint spontanément le jeu, sans hésiter à mettre le bracelet. Quand ce n'est pas son tour il se rapproche de sa maman, mais ce collage physique s'estompe au fur et à mesure de la progression du jeu. Nous changeons les rôles et complexifions les consignes : il faut maintenant viser soit une quille rouge ou soit une quille jaune, en fonction de ce que demande la personne protégée. Merveille tire pour le plaisir du mouvement, Aimé, quant à lui, tire pour gagner. Tout du long de cette proposition de jeu de quilles, Aimé et Merveille regardent leur maman après chaque tir.

Durant le temps calme, Aimé semble préoccupé par sa maman. Il se déconnecte pour écouter les conversations téléphoniques qu'elle est en train de passer. Merveille a toujours le bracelet grelot autour du poignet. Il va s'asseoir à côté de Kenza et me fait des coucous de loin. Il répète les mouvements que je lui fais en riant. Puis il nous rejoint et gribouille sur sa feuille. Nous leur laissons un temps de jeu dans la cabane puis après le rituel de fin nous nous disons au revoir. Mme P est restée assise en retrait lors de la séance.

b) Deuxième atelier « enfant » : 5/03/2020

L'EJE nous informe que Merveille n'a eu aucune difficulté à se séparer de sa mère pour rester à l'espace-enfant depuis jeudi dernier. Aujourd'hui, nous trouvons seulement Aimé qui nous attend pour la séance, Merveille dort toujours. Kenza, Tiphaine et moi montons au grand salon pour l'atelier en espérant que Merveille et sa maman nous rejoignent bientôt. Aimé est très excité. Avant d'entrer dans la salle il se met à faire des enchaînements de karaté. Il semble avoir besoin

de se dépenser. Une fois dans la salle, il nous dit vouloir faire du foot. Cela lui manque. Nous entrons et il se réfugie immédiatement dans la cabane et ne veut plus en sortir. Un jeu s'installe entre nous pour l'aider à sortir tout en faisant attention à ne pas entrer dans son « antre ». Il ne veut toujours pas. Nous commençons donc le rituel du début en l'intégrant à distance. Kenza participe à la séance.

Le thème du jour représente les notes de musique mais nous avons dû le mettre de côté par la suite. Nous nous expliquons des choses à voix haute sur le thème pour qu'il puisse entendre. Il sort la tête et est attentif à ce que nous disons. Finalement je décide de lui dire « je vais venir dans la cabane Aimé » et il bondit d'un coup pour nous rejoindre. Il nous redit vouloir jouer au foot. Nous décidons alors de créer un terrain de foot avec des Kapla® pour jouer en version miniature, un contre un. « C'est nul » dit-il mais il prend vite plaisir à construire avec Tiphaine son terrain tandis que Kenza et moi faisons le nôtre. Il faut penser au but, il faut placer correctement les Kapla sur leur tranche pour faire les murs. Aimé construit un terrain un peu fragile, avec beaucoup de trous et un manque de structuration spatiale. Au fur à mesure du jeu, la petite balle, projetée grâce à un Kapla servant de crosse, fait tomber les murs. Il faut alors s'arrêter pour reconstruire. Je décide de rajouter une autre couche de Kapla pour solidifier. Quelques minutes plus tard Aimé et Tiphaine font pareil. Les murs continuent quand même de tomber. Nous rajoutons chacun une troisième couche. Cela tient bien. Nous proposons également de faire attention à la force que nous mettons pour éviter de toujours reconstruire. La balle envoyée par Tiphaine passe par un trou qui n'est pas le but. Aimé s'applique alors à bien coller tous les murs. Nous lui demandons s'il connaît des chansons. Il répond que non puis une minute plus tard, il se met à chanter « *Olélé, olélé, moliba makasi...* ». Il nous explique alors que sa mère leur chante beaucoup de chansons mais qu'il ne se souvient pas de toutes. Nous la chantons une fois en chœur tout en continuant de jouer.

Merveille et sa maman arrivent alors dans la pièce. Le petit nous sourit, puis il prend rapidement ma place alors que j'étais en train d'aider Aimé. Il se met directement à jouer avec Kenza. Il est très vif. Mme P reste sur une chaise juste à côté de nous.

Je joue ensuite avec Aimé en ajoutant un système de points et d'obstacles. Nous essayons également de faire parcourir la balle grâce à notre souffle. Il est à la fois très enjoué et très calme, son excitation d'avant semble être canalisée. Aimé est très fier de montrer son terrain à sa maman et comment il joue. Elle le regarde en souriant et en lui disant que c'est bien. Pendant ces moments décrits, Mme P n'a pas utilisé son portable pour faire des appels, et est restée très attentive à ce que faisaient ses fils.

Une fois les Kapla rangés, nous décidons de chanter à nouveau la chanson, en cercle. Aimé regarde sa maman avec des yeux accrocheurs. Nous proposons à Mme P de nous rejoindre. Aimé la sollicite en tapant des mains avec un grand sourire. Nous nous retrouvons alors tous ensemble à chanter et à écouter l'explication des paroles par Mme P. Les enfants profitent du temps de dessin puis vont se réfugier dans la cabane lorsque nous le leur proposons. Cette fois-ci nous intégrons un imaginaire, un voyage sur la mer pour sortir du pays Mifasol, transformant la cabane en bateau à voile. Ils sortent sans problème pour enfin faire notre Haka de fin de séance, en y intégrant aussi leur maman.

2. Discussion autour des observations

Beaucoup de mouvements ont pu se créer lors de ses deux et uniques séances avec cette famille.

Lors de la première séance, le jeu de quilles a pu apporter de nouvelles compréhensions. Il est possible de faire tomber, de détruire, sans que l'objet ne disparaisse. C'est une notion fondamentale pour comprendre le processus de séparation. L'imaginaire impliquait également la

notion de « sauveur », « protecteur » qui, par le jeu, peut renforcer le sentiment d'attachement entre les joueurs et avec nous. Cela aide la mise en confiance. Les règles, les repères que nous avons pu installer lors de la proposition ont participé à créer un sentiment de contenance suffisamment fiable. Aimé a semblé être influencé par l'agitation de Louis à quelques moments, mais tout en respectant nos limites.

Lors de la deuxième séance, Aimé a pu expérimenter la solidité d'une enveloppe grâce au Kapla. Il l'a construite et renforcée au fur à mesure pour jouer de manière plus confortable. Cette évolution est très intéressante : c'est dans cette enveloppe créé par lui-même qu'il a pu investir de son énergie le jeu et canaliser ainsi son excitation et son envie de foot. Son comportement a été très adapté tout le long de la séance.

Quant à Merveille, sa capacité à se séparer a évolué de manière certaine en une semaine. Nous aimons croire que le premier atelier a été bénéfique, mais la fonction contenante du centre en elle-même détient une grande part de mérite. L'atelier a peut-être permis à Merveille de se projeter plus rapidement. Je trouve intéressant d'étudier la fonction du bracelet grelot. Il avait d'abord totalement refusé de le mettre, en restant collé à sa maman. La proposition du jeu dans le grand salon l'a décidé à l'enfiler. Nous pourrions dire que ce bracelet représente symboliquement un objet transitionnel. Il l'a gardé une fois le jeu terminé et il se déployait partout dans la salle sans forcément chercher le regard de sa maman. Il arrivait à être seul en présence de l'autre.

Les regards et la recherche de l'appui de leur maman et les retours étayants de celle-ci montre un attachement sécure et un lien affectif plutôt riche. Par certains regards la première semaine, Aimé nous a paru préoccupé par la situation de sa maman mais cela ne l'a pas empêché de rentrer dans les propositions et d'explorer.

La disponibilité de Mme P pour ses enfants était influencée par ses préoccupations. Après une semaine d'hébergement, elle était plus tranquille et a pu davantage être présente psychologiquement pour Aimé et Merveille. Elle s'est également plus rapprochée de nous, que ce soit par rapport à sa position dans l'espace pour regarder les enfants ou par nos échanges. Le fait d'avoir intégré Kenza dans les jeux et les propositions, alors qu'elle était seulement observatrice la semaine d'avant, a pu participer au rapprochement de Mme P. Elle aurait inconsciemment suivi le même mouvement.

L'intégration progressive de la mère a eu de très bons effets. Son regard semble avoir apaisé et soutenu les enfants. Le moment de chant ensemble a pu la revaloriser et a enthousiasmé les enfants.

3. Remarques sur ce nouveau cadre

Par l'expérimentation, de nouvelles compréhensions ont pu se faire et donner lieu à de nouvelles propositions telle que l'utilisation de la cabane comme aire de voyage vers le monde imaginaire. En renforçant et balisant mieux notre cadre, la contenance agit davantage et nous évitons certaines distractions et dispersions. Les énergies étaient beaucoup mieux canalisées et ne nous ont pas dépassées. Le fait d'avoir en tête un support matériel a facilité la tenue du cadre. Nous nous créons un repère stable tout en écoutant les envies et besoins des enfants.

Pour revenir sur notre questionnement sur la place de l'ateliers mères-enfants, nous avons finalement trouvé plus cohérent de l'intégrer dans la continuité de ceux des enfants, en fin de matinée avec comme objectifs de :

- Permettre aux mères d'apprécier directement les capacités de leurs enfants par un premier temps d'observation.

- Accompagner et soutenir du regard l'activité de leur enfant.
- Partager ensuite un moment de jeux, guidé par nos propositions.
- Se rassembler lors d'un temps calme autour d'une lecture, un massage, ou une comptine avant de repartir ensemble pour déjeuner.

Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps d'observer ce modèle là à cause de l'arrêt du stage dû au confinement.

Finalement à travers ces deux cas d'observation, nous avons pu mettre en valeur les liens à soi et ceux de la dyade mère-enfant. Nous avons également questionné notre cadre et les effets qu'ils pouvaient avoir sur la mise en mouvement des liens.

Pour Mme C et Louis, nous avons saisi comment les troubles de l'un venaient résonner dans ceux de l'autre, entre difficulté d'ancrage, recherche de contenance, agrippement à un corps hypertonique ou manque d'ambivalence.

Pour Mme P, Aimé et Merveille, nous avons repéré comment la contenance permettait de construire et d'élaborer plus facilement. Elle a également favorisé la création d'une zone transitionnelle pour l'enfant ayant des difficultés à se séparer.

La contenance offerte par le centre et par nos propositions d'ateliers peut permettre de créer du mouvement dans les liens en présence. Cependant, elle n'est pas suffisante pour transformer et guérir rapidement tous les maux, d'autant plus dans le contexte de violence conjugale où les troubles sont souvent bien ancrés. J'imagine qu'il faudra du temps pour que la dyade rétablisse un lien harmonieux. Ce temps dépendra de l'intégration psychocorporelle en cours de chacun et de la contenance du milieu où ils évolueront.

- CONCLUSION -

L'institution dans laquelle j'ai évolué cette année s'inscrit dans le champ social, et non dans le champ thérapeutique. Pourtant, les qualités de contenance qu'elle propose ont des effets indéniables sur les femmes et leurs enfants accueillis.

Les mères et les enfants victimes de violence conjugale rencontrés lors de mon stage témoignent d'un état psychocorporel très fragile et d'une interrelation déséquilibrée.

La fonction à contenir du centre, dans le sens où Bion l'a théorisée, permet la mise en mouvement et la transformation des différents liens au sein de la dyade mère-enfant. Voici ce que j'ai mis en valeur par mon regard et mes interventions en tant que stagiaire psychomotricienne : les enfants ont pu être rassurés et écoutés par de nouvelles personnes et, en faisant des liens entre leurs éprouvés sensoriels, émotionnels, corporels et relationnels, l'accès à l'ambivalence a pu s'engager ; accompagnées par l'équipe institutionnelle, les femmes ont pu se poser en sécurité dans ce centre et investir leur enfant avec une autre qualité, vers une harmonisation et/ou consolidation de leur lien.

Par la suite, les ateliers de psychomotricité ont permis d'éclairer plus spécifiquement les difficultés de l'enfant, de la mère et de leur relation, et ont montré leurs inter-influences à travers les qualités toniques transmises, le regard, la voix, etc. La contenance du cadre a également permis d'observer des mouvements de construction, de différenciation et de séparation.

Le sujet des violences conjugales est très contemporain mais, pour l'instant, il n'aborde peu le vécu des enfants et les conséquences sur la relation mère-enfant. Ce travail fut très riche et m'a permis d'élaborer le lien au fil de l'écriture. J'ai pu reconnecter des éléments que je n'avais su

identifier, j'ai également su estimer l'importance fondamentale de la contenance dans ce genre de contexte. Il est frustrant de se dire qu'un stage se finit ainsi, sans avoir pu aller au bout de notre démarche accompagnée de ces nouveaux éclairages.

Cette expérience aura réussi à aviver mon désir d'explorer et de construire des projets autour de sujets encore voilés. De tisser de nouveaux liens en somme.

J'aimerais conclure ce mémoire en abordant la question du père réel. Il est vrai que certaines femmes parviennent à l'éloigner juridiquement du ou des enfants. Toutefois, dans beaucoup de cas, le père garde l'autorité parentale. Il est alors autorisé à recevoir son ou ses enfants en présence d'une personne médiatrice. Il serait intéressant de s'interroger sur les qualités du lien père-enfant et les évolutions possibles.

- BIBLIOGRAPHIE -

- ANAUT, M. (2005). Le concept de résilience et ses applications cliniques. *Recherche en soins infirmiers*, 82(3), 4-11. <https://doi.org/10.3917/rsi.082.0004>
- AINSWORTH, M. (1983). L'attachement mère-enfant. *Enfance*, 36(1-2), 7-18. Consulté à l'adresse https://www.persee.fr/issue/enfan_0013-7545_1983_num_36_1
- AJURIAGUERRA, J. de (1962). Le corps comme relation. *Revue Suisse de Psychologie Pure et Appliquée*, (21), 137-157.
- ALVAREZ, L., & DISNAN, G. (2009). L'angoisse chez le bébé : de l'indifférenciation à la subjectivation et à la séparation. *Enfances & Psy*, 42(1), 28-39. <https://doi.org/10.3917/ep.042.0028>
- ANZIEU D. (1995). *Le Moi-Peau*. Paris, France : Dunod.
- ATHANASSIOU-POPESCO, C. (1998). *Le Concept de lien en psychanalyse*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- BEREINSTEN, I., & PUGET, J. (2008). *Psychanalyse du lien*. Toulouse, France : Érès.
- BION, W.R. (1982). Attaques contre les liens. *Nouvelle revue de psychanalyse*, (25), 285-298.
- BION, W. R. (2003). *Aux sources de l'expérience*. (F. Robert, Trad.). Paris, France: Presses Universitaires de Paris (1962).
- BOWLBY J. (1978). *Attachement et perte, volume 1 : L'attachement*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- BRONSTEIN, C., & HACKER, A.-L. (2012). Bion, la rêverie, la contenance et le rôle de la barrière de contact. *Revue française de psychanalyse*, 76(3), 769-778. <https://doi.org/10.3917/rfp.763.0769>
- BRUSSET, B. (2007). Bion et la théorie du lien. *Psychanalyse du lien*, 221-233. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/psychanalyse-du-lien--9782130565260-page-221.htm>

- CICCONI, A. (2001). Enveloppe psychique et fonction contenante : modèles et pratiques. *Cahiers de psychologie clinique*, 17(2), 81–102.
<https://doi.org/10.3917/cpc.017.0081>
- CYRULNIK, B. (1989). *Sous le signe du lien*. Paris, France : Pluriel.
- DALIGAND, L. (2008). Violences conjugales. *Le Journal des psychologues*, 255(2), 49–53.
<https://doi.org/10.3917/jdp.255.0049>
- DAMASIO, A. (1999). *Le sentiment même de soi*. Paris, France : Odile Jacob.
- DEBATS, F., DEBATS, M., GEURTS, M., & PRESTAT, C. (2009). Jour après jour avec des femmes victimes de violences conjugales. *Empan*, 73(1), 57–69.
<https://doi.org/10.3917/empa.073.0057>
- DUPRÉ LA TOUR, M. (2002). Le lien : repères théoriques. *Dialogue*, 155(1), 27–40.
<https://doi.org/10.3917/dia.155.0027>
- FERENCZI, S. (1932). Réflexions sur le traumatisme. *Psychanalyse*, IV. Paris, France : Payot (1982).
- GOLDING, J.-M. (1999). Intimate partner violence as a risk factor for mental disorders: A meta-analysis. *Journal of Family Violence*, 14(2), 99–132. <https://doi.org/10.1023/A:1022079418229>
- GUINGAND, P. (2006). L'involution narcissique. À propos de *Anorexie et inédie : une même passion du rien ?*, dans M. Lévy et L. Goldsztaub (sous la direction de), *Les dérives de l'oralité*, 69-82.
- HAAG, G. (1991). Nature de quelques identifications dans l'image du corps (Hypothèses). *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, (10), 73-92.
- HARRIS, M., & BICK, E. (2007). L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces. Dans *Les écrits de Martha Harris et d'Esther Bick* ou *Collected papers of Martha Harris and Esther Bick*. (J. et J. Pourrinet, Trad.). Larmor-Plage, France : Éd. Du Hublot
- HÉRITIER, F. (2003). Quels fondements de la violence ? *Cahiers du Genre*, 35(2), 21–44.
<https://doi.org/10.3917/cdge.035.0021>
- HIRIGOYEN, M.-F. (2009). De la peur à la soumission. *Empan*, 73(1), 24–30.
<https://doi.org/10.3917/empa.073.0024>

- HOUSIER, F. (2009). Métapsychologie de la violence. *Enfances & Psy*, 45(4), 14-23. <https://doi.org/10.3917/ep.045.0014>
- JASPARD, M., & L'équipe ENVEFF (2001). *Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France*. Consulté à l'adresse https://www.ined.fr/fichier/s_rubrique/18735/pop_et_soc_francais_364.fr.pdf
- KAËS, R. (1984). Étayage et construction du psychisme. *Connexions*, (44), 11-48.
- LABONTE, M.-L. (2000). *Au coeur de notre corps* (Les éditions de l'Homme éd.). Montréal, Canada : Pocket.
- LACAN, J. (1981). *Le séminaire, livre III : Les psychoses (1955-1956)*. Paris, France : Seuil.
- LAUWEREYS, Z. (2020, janvier 3). 2019, l'année noire des féminicides en France. Consulté à l'adresse <http://www.leparisien.fr/faits-divers/2019-l-annee-noire-des-feminicides-en-france-03-01-2020-8228658.php>
- LEBOVICI, S., MAZET, P., & VISIER, J.-P. (1989). *L'évaluation des interactions précoces entre le bébé et ses partenaires*. Paris, France : Eshel.
- LEFEVRE, A. (2011). 100% Winnicott. Paris, France : Eyrolles.
- MASLOW, A.-H. (1943). A theory of human motivation. *Psychological Review*, 50(4), 370-396. <https://doi.org/10.1037/h0054346>
- MASSARI, B. (2009). Violence autour du bébé. *Enfances & Psy*, 45(4), 35-49. <https://doi.org/10.3917/ep.045.0035>
- MELLIER, D. (2005). La fonction à contenir. *La psychiatrie de l'enfant*, 48(2), 425-499. <https://doi.org/10.3917/psy.482.0425>
- METZ, C., & THÉVENOT, A. (2015). Le lien mère-enfant à l'épreuve des violences conjugales. *Cliniques méditerranéennes*, 92(2), 173-188. <https://doi.org/10.3917/cm.092.0173>
- PANCOL, K. (2014). *Muchachas*. Paris, France : Albin Michel.
- PECCIA-GALLETTO, C. (2009). Le traumatisme psychocorporel : traces et empreintes contrastées. *Enfances & Psy*, 45(4), 140-149. <https://doi.org/10.3917/ep.045.0140>

- PILLET, V. (2007). La théorie de l'attachement : pour le meilleur et pour le pire. *Dialogue*, 175(1), 7-14. <https://doi.org/10.3917/dia.175.0007>
- POTEL, C. (2006). *Corps brûlant, corps adolescent : Des thérapies à médiations corporelles pour les adolescents*. Toulouse, France : Érès.
- POTEL, C. (2015a). *Être psychomotricien, un métier du présent, un métier d'avenir*. Toulouse, France : Érès.
- POTEL, C. (2015b). *Du contre-transfert corporel : une clinique psychothérapique du corps*. Toulouse, France : Érès.
- PUGET, J. (1998). *Relation d'objet et lien*, conférence du 29 janvier, CRPPC, Lyon 2 (ronéoté).
- RACICOT, K., FORTIN, A., & DAGENAIS, C. (2010). Réduire les conséquences de l'exposition de l'enfant à la violence conjugale : pourquoi miser sur la relation mère-enfant ? *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, Numéro 86(2), 321-342. <https://doi.org/10.3917/cips.086.0321>
- ROBERT-OUVRAY, S. (1997). *Intégration motrice et développement psychique*. Paris, France : Desclée De Brouwer.
- ROBERT-OUVRAY, S. (2004). Psychogenèse de la rupture affective chez le jeune enfant. *Journal du droit des jeunes*, 234(4), 17-20. <https://doi.org/10.3917/jdj.234.0017>
- ROBERT-OUVRAY, S. (2008). *Enfant abusé, enfant médusé*. Paris, France : Desclée de Brouwer.
- ROBERT-OUVRAY, S. (2012). Influence des projections parentales sur le développement sexuel de l'enfant. *Champ psy*, 61(1), 77-91. <https://doi.org/10.3917/cpsy.061.0077>
- ROSENBLUM, O. (1998). Du bébé à l'empathie : une approche des interactions affectives. *Monographies de psychopathologie*, 167-194. Consulté à l'adresse <https://www.cairn.info/le-bebe-et-les-interactions-precoces--9782130492580-page-167.htm?contenu=article>
- SADLIER, K. (2015). *Violences conjugales : un défi pour la parentalité*. Paris, France : Dunod.
- SALMONA, M. (2017). Comprendre et prendre en charge l'impact psychotraumatique des violences conjugales pour mieux protéger les femmes et les enfants qui en sont victimes, in E. Ronai et E. *Violences conjugales : le droit d'être protégée*. Paris, France : Dunod.

- SARDA, J. (2002). Le toucher en thérapie psychomotrice. *Enfances & Psy*, 20(4), 86-95. <https://doi.org/10.3917/ep.020.0086>
- SAVARD, N., & ZAOUCHE-GAUDRON, C. (2011). Points de repères pour examiner le développement de l'enfant exposé aux violences conjugales. *La revue internationale de l'éducation familiale*, 29(1), 13-35. <https://doi.org/10.3917/rief.029.0013>
- SCIALOM, P., GIROMINI, F., & ALBARET, J.-M. (2015). *Manuel d'enseignement de psychomotricité, Tome 1 : Concepts fondamentaux*. Louvain-la-Neuve, Belgique : De Boeck Supérieur.
- SELIN, C. (2007). Le complexe d'Œdipe dans l'oeuvre de Freud. Actualité de l'Œdipe, 11-46. <https://doi.org/10.3917/puf.cabro.2007.01.0011>
- STERN, D. (1989). *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- STERN, D. (1997). *Mère-enfant : les premières relations*. Ixelles, Belgique : Mardaga.
- STOLERU, S., & LEOVICI, S. (2004). L'interaction parent-nourrisson. *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, 319-339. <https://www.cairn.info/nouveau-traite-de-psychiatrie-de-l-enfant-et-de-l-9782130545576-page-319.htm>
- TOURNEBISE, T. (2017, mai). Post traumatique - Stress majeur et souffrance psychique. Consulté à l'adresse <https://www.maieusthesie.com/nouveautes/article/post-traumatique.htm>
- VOYER, M., DELBREIL, A., & SENON, J.-L. (2014). Violences conjugales et troubles psychiatriques. *L'information psychiatrique*, 90(8), 663-671.
- WALLON, H. (1970). *De l'acte à la pensée*. Paris, France : Flammarion.
- WALLON, H. (1983). *Les origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

ANNEXE 1

JE DIS PSYCHOMOT' À

ATELIERS PROPOSÉS AU GRAND SALON



10h-10h45 / 11h-11h45 **À L'AVENTURE !**

Jeune garçon ou jeune fille, viens explorer avec nous le pays **MIFASOL**! Tu pourras danser, jouer, chanter, et t'exprimer pour aider le groupe à parcourir ce nouveau pays! Tu pourras compléter et décorer ton journal d'aventurier/ière !

14h - 15h15 **POUR VOUS MESDAMES**

Vous êtes les bienvenues pour profiter d'un **temps rien que pour vous!** Nous vous ouvrons un temps de bien-être dans un lieu bienveillant et paisible. Nous vous proposons de la relaxation ainsi que de nombreuses méthodes pour aider à la détente.



15h30 - 16h15 **EXPLORONS ENSEMBLE**



Nous vous proposons un **atelier de danse et de musique** pour vous et votre/vos enfant/s. Venez trouver du plaisir par le jeu, les sons et le mouvement.

Si vous êtes intéressée, n'hésitez pas à en parler avec une intervenante du centre !

La psychomotricité est une discipline paramédicale dont la spécialité est le développement global de la personne. Le psychomotricien aide son patient à trouver ou retrouver un équilibre psychocorporel, à mieux prendre conscience de son corps, à le maîtriser, à le soulager, à en faire un instrument capable de s'exprimer et de communiquer.

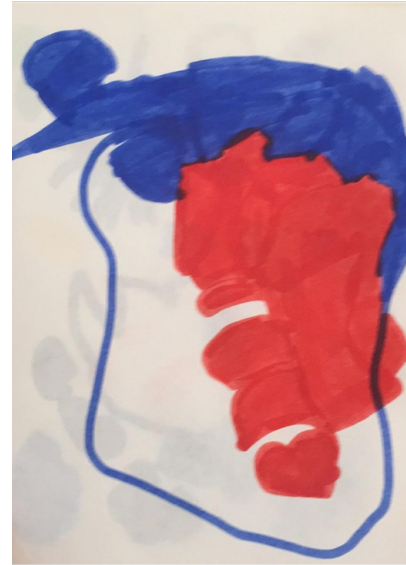
Tiphaine & Oriane
STAGIAIRES EN PSYCHOMOTRICITÉ

Prospectus distribué aux femmes à leur arrivée au centre

ANNEXE 2



Dessin de Louis à son 1^{er} atelier



Dessin de Louis à son 2^{ème} atelier



Dessin de Louis à son 3^{ème} atelier

RÉSUMÉ

Ce mémoire souhaite retracer les liens présents au sein d'une dyade mère-enfant issue d'un contexte de violence conjugale. Il cherche à voir comment ils se mettent en mouvement et comment ils se transforment une fois contenus dans une nouvelle enveloppe. C'est lors d'un stage expérimental dans un centre d'hébergement d'urgence que j'ai pu observer activement la qualité des liens intrapsychiques et intersubjectifs de ces personnes. La violence conjugale génère de lourdes séquelles sur l'état psychocorporel de chaque membre de la famille et perturbe les qualités d'attachement mère-enfant. Malgré le court-terme de l'hébergement, la fonction à contenir du centre et l'étayage psychomoteur que nous avons proposé ont permis aux liens de danser, de créer et de découvrir de nouveaux espaces qui laisseront traces. Si le lien mère-enfant est considéré comme facteur de protection dans un contexte de violence conjugale, les possibles changements positifs au sein de la dyade consolident alors leur résilience.

Mots clefs : Psychomotricité, Violence Conjugale, Dyade mère-enfant, Liens, Contenance

ABSTRACT

This thesis wishes to retrace the binds present within a mother-child dyad question of a context of domestic violence. He seeks to see how those binds are set in motion and how they are transformed once contained in a new envelope. It was during an experimental stage in an emergency shelter that I was able to observe for the quality of the intrapsychic and intersubjective binds of these people. Domestic violence generates serious consequences on the psychocorporal state of each member of the family and disrupts the qualities of mother-child attachment. Despite the short term of the accommodation, the function of the center and the psychomotor support that we proposed allowed the binds to dance, create and discover new spaces that keep traces. If the mother-child bind is considered a protective factor in a context of domestic violence, the possible positive changes within the dyad then consolidate their resilience.

Key words : Psychomotricity, Domestic violence, Mother-child dyad, Binds, Capacity